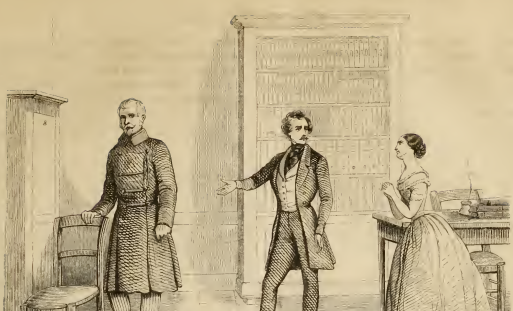

ACTE II, SCÈNE II.

CÉLINE,

OU LA FAMILLE DE L'ABSENT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par M. N. Fournier.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 7 SEPTEMBRE 1842.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
JÉROME, ancien soldat.....	M. TISSERANT.
DUVIVIER, percepteur des contributions.....	M. KLEIN
Mme DUVIVIER, sa femme.....	Mme JULIENNE.
ROUGEVILLE, clerc de notaire, leur neveu.....	M. SYLVESTRE.
CÉLINE, pupille de Duvivier.....	Mlle ROSE CHÉRI.
GUSTAVE VALLIENNE, jeune officier.....	M. RHOZEVIL.
VALLIENNE, notaire.....	M. MONVAL.
Mme VALLIENNE, sa femme.....	Mme WSANNAZ
LOUIS, domestique de Duvivier...	M. MORAZAIN.
Un Clerc de Vallienne.	

Le premier acte se passe aux environs de Rennes, chez Duvivier ; le deuxième, à Rennes, chez Vallienne.

NOTA. Les indications des personnages en scène sont prises en partant de la gauche du public.

ACTE PREMIER.

Un salon ouvert au rez-de-chaussée dans une maison de campagne. Portes au fond, porte à gauche du public, une table de chaque côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DUVIVIER, *ensuite* LOUIS.

Mme DUVIVIER, *sonnant et appelant.*

Louis! Baptiste!... Voyez un peu, pour une fois que je descends de bonne heure et que j'abrége ma toilette... C'est bien la peine d'avoir quatre domestiques! tous dehors... quelle imprudence, quand on demeure à la campagne et dans une maison toute ouverte... car enfin, sans parler des voleurs, il y a des jeunes gens si hardis, si compromettants!... (*Sonnant encore*) Louis!... (*Louis paraît.*) Ah! enfin, c'est heureux!... Où vous cachez-vous donc quand je vous appelle?

LOUIS.

Excusez, madame; j'étais là sur le pas de la

porte à écouter monsieur Blanchard, vous savez, le secrétaire du bureau de bienfaisance qui vient tous les matins de Rennes ici pour faire signer des rapports à monsieur.

Mme DUVIVIER.

Eh bien!

LOUIS.

Il nous en fait aussi, des rapports, en attendant que monsieur soit levé... c'est notre journal à nous autres... La nouvelle d'aujourd'hui, c'est un grand seigneur russe, un voyageur, monsieur de Morizow, un comte qui mène un train de prince, et qui est descendu cette nuit dans le plus bel hôtel de Rennes... On assure qu'il est recommandé à monsieur le préfet par le gouvernement.

Mme DUVIVIER.

La belle nouvelle! il y a longtemps que mon mari en est instruit, comme adjoint de la ville de Rennes... Mais occupez-vous de ce qui vous regarde; préparez vite la chambre bleue pour recevoir monsieur Rougeville.

LOUIS.

Ah! oui, monsieur Cyprien, le neveu de monsieur, le maître clerc du notaire d'Alençon, qui vient tous les ans aux vacances, et qui parle toujours du code civil.. je sais

Mme DUVIVIER.

Vous savez aussi que la voiture d'Alençon arrive à onze heures; ainsi dépêchez-vous.

LOUIS.

Oui, madame; c'est que. . c'est que je suis seul; Baptiste est allé jusqu'à la ville, il en a pour un bon quart d'heure, et la femme de chambre est malade.

Mme DUVIVIER.

Eh bien! Céline, Céline doit être levée?

LOUIS.

Mademoiselle Céline!... oh! oui, c'est la jeune personne la plus matinale de la maison; tous les jours dans cette salle avant six heures; mais...

Mme DUVIVIER.

C'est bien, elle vous aidera... Allez, allez donc!

LOUIS

Oui, madame.

Il sort.

SCÈNE II.

Mme DUVIVIER, *seule.*

Il faut bien qu'elle s'occupe; il est vrai que la petite est assez délicate... J'ai peut-être tort de l'employer à de pareils soins, mais elle y est habituée... une orpheline que la première femme de monsieur Duvivier avait recueillie, et qu'il a été obligé de garder ensuite... Pouvait-il faire autrement?... riche, considéré, en vue dans le département par sa réputation de philanthropie, car il est philanthrope en même temps que percepteur des contributions; administrateur de trois bureaux de bienfaisance, il ne rêve, dit-il, qu'au bonheur du genre humain. . Hélas! il devrait bien commencer par sa femme, par sa troisième femme... il serait temps de s'y prendre, pauvre délaissée que je suis.. Le croirait-on? les jours où il écrit de si beaux articles dans le journal de la préfecture, ce sont ceux où il est le plus maussade.

AIR *du Menteur Véridique.*

Il fait de superbes programmes
Sur les prisons, sur les enfants,
Sur les droits de nous autres femmes,
Dont nous jouirons dans cent ans.
Le progrès! quel mot admirable!
Mais pour ma part, je ne connais
Que son humeur désagréable,
Qui semble toujours en progrès.

Oh! s'il était jaloux, je lui pardonnerais; mais non, mon Dieu, non; on a beau me faire la cour, m'entourer d'hommages, rien ne peut l'émouvoir... Je suis sûre qu'il n'a même pas remarqué les assiduités de monsieur Gustave, le fils de notre cousin Vallienne... Il est vrai que ce pauvre jeune homme est d'une réserve, d'une discrétion, pour un officier surtout!... jamais un mot; seulement à son empressement, à sa tristesse continuelle, j'ai bien deviné .. Eh! mais, n'est-ce pas lui qui vient de ce côté?... Quoi! si matin!... et moi qui suis dans un négligé... me laisser surprendre ainsi...

Elle se rajuste.

SCÈNE III.

GUSTAVE, Mme DUVIVIER.

GUSTAVE, *sans voir Mme Duvivier.*

Je n'ai pas vu Céline à sa fenêtre comme à l'ordinaire; pourtant elle doit être levée; il faut absolument que je lui parle, et... (*Apercevant Mme Duvivier*) Ah! madame...

Mme DUVIVIER, *jouant la surprise.*

Ah! mon Dieu! monsieur Gustave ici, à cette heure!

GUSTAVE

Pardon, madame; je venais de la ville, et j'allais à l'extrémité de ce bourg pour les affaires de mon père, et comme je passais devant cette maison, j'ai vu les portes ouvertes, et... et...

Mme DUVIVIER, *à part.*

Charmant embarras!

GUSTAVE, *vivement.*

Et je me suis rappelé que lors de ma dernière visite vous étiez un peu souffrante.

Mme DUVIVIER.

Oui, en effet.

GUSTAVE.

Mais je crois voir que vous vous portez mieux, beaucoup mieux.

Mme DUVIVIER.

Oui; je vous remercie.

GUSTAVE.

J'en suis charmé, madame, et je me retire.

Mme DUVIVIER.

Quoi, déjà!... ne prendre que le temps de saluer, c'est trop de cérémonie... Ne sommes-nous pas un peu parents?

GUSTAVE.

Il est vrai, ma tante.

Mme DUVIVIER, *le reprenant.*

Votre cousine... mon mari est le cousin germain de votre père... Je sais qu'ils ont cessé de se voir... des discussions... deux têtes bretonnes! De quel côté sont les torts, je ne m'en informe pas... Croyez cependant que l'on prend part à tout ce qui vous intéresse.

GUSTAVE.

Ah! merci, ma tante... je veux dire ma cousine.

Mme DUVIVIER.

Depuis quelque temps vous paraissez inquiet.

GUSTAVE.

Ah! n'ai-je pas sujet de l'être?... Mon pauvre père! quelle position!... un notaire réduit à vendre son étude!

Mme DUVIVIER.

Oui, je l'ai entendu dire... des affaires fâcheuses; il n'a pas eu autant de prudence, autant d'ordre que mon mari... Mais enfin, à votre âge, mon cousin... militaire, brave, instruit... l'avenir a pour vous de si belles chances!

GUSTAVE.

Ah! si seulement j'avais la force de m'éloigner...

Mme DUVIVIER.

De vous éloigner!

GUSTAVE.

Et d'aller chercher des périls et de la gloire...

Mme DUVIVIER.

Y pensez-vous?... pour éprouver le sort de l'oncle de mon mari, de ce pauvre Danicourt, qui est parti autrefois pour la Russie... Ah! si vous deviez succomber aussi...

GUSTAVE.

Eh bien, tant mieux! je ne verrais pas la ruine de mon père, ou je reviendrais pour la réparer! Mais, hélas! enchaîné ici par des sentiments dont je ne suis pas le maître...

Mme DUVIVIER.

Ah! comment?

GUSTAVE.

Pardon, je ne sais ce que je dis; pourquoi risquerais-je cet aveu? dans la position où je me trouve, le moindre espoir m'est-il permis?

Mme DUVIVIER.

Ah! mon cousin, parlez, je suis discrète, et si je puis vous donner quelques sages conseils .. N'ayez pas peur, nous sommes seuls, et Céline qui se tient ordinairement dans cette pièce...

GUSTAVE.

Mademoiselle Céline, dites-vous?

Mme DUVIVIER.

Est occupée de l'autre côté... Eh bien?

GUSTAVE.

Ah! ma cousine, vous dont la bonté daigne m'encourager... j'ose à peine vous dire ce que peut-être vous avez déjà deviné : c'est qu'il y a ici une personne...

Mme DUVIVIER, *apercevant Duvivier.*

Mon mari! silence!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DUVIVIER*.

DUVIVIER, *entrant, un papier à la main.*

La maladroite! la petite sotte! (*Apercevant sa femme et Gustave.*) Quelqu'un!... hum! hum!

Mme DUVIVIER.

Qu'est-ce que c'est donc?

DUVIVIER.

Rien, presque rien : un de mes deux magots de porcelaine brisé par cette petite fille.

Mme DUVIVIER.

Et voilà ce qui vous met en colère?

DUVIVIER.

Moi en colère!... allons donc!... un peu de contrariété à cause de mon travail interrompu... un article humanitaire et fraternitaire; et puis, cette enfant ne s'est-elle pas mise à pleurer?... Je n'aime pas voir pleurer, ça me fend le cœur... Quelle réputation elle va me donner! ne croirait-on pas qu'on la traite durement?... quoiqu'au bout du compte on ait bien le droit, dans la position où se trouve mademoiselle Céline...

GUSTAVE.

Quoi! c'est mademoiselle Céline?

DUVIVIER**.

Oui, monsieur, oui; mais comment se fait-il que je vous trouve ici?... je vous avais fait entendre assez clairement que vos visites...

Mme DUVIVIER, *à son mari.*

Comment, monsieur?

DUVIVIER.

Oui, madame, j'ai des sujets de plainte contre lui, j'en ai beaucoup.

Mme DUVIVIER.

Lesquels, monsieur?

GUSTAVE.

Cependant...

DUVIVIER.

Cependant votre père fait de belles affaires!... Un notaire royal à la veille d'une faillite!

GUSTAVE.

Qu'osez-vous dire, monsieur?... Mon père remplira tous ses engagements... une gêne momentanée, suite de sa confiance, de son bon cœur...

DUVIVIER.

Eh! mon cher, à qui parlez-vous de bon cœur

AIR *du Comédien d'Étampes.*

Assurément, personne en France
Ne peut se vanter plus que moi

* Duvivier, Mme Duvivier, Gustave.
** Mme Duvivier, Duvivier, Gustave.

De pratiquer la bienfaisance ;
C'est mon précepte, c'est ma loi.
De l'humanité les apôtres
N'y doivent pourtant perdre rien ;
Tout en faisant du bien aux autres,
On peut s'occuper de son bien.

GUSTAVE.

J'entends... comme dit le proverbe : Charité bien ordonnée...

DUVIVIER.

Peut finir par soi-même... D'ailleurs, monsieur, j'ai bien d'autres griefs contre vous... croyez-vous que j'ignore ce qui vous attire chez moi ?

Mme DUVIVIER, *à part.*

Ah ! mon Dieu !

GUSTAVE.

Quoi ! vous sauriez ?

DUVIVIER.

Je sais tout... et dans ces circonstances, je vous répète que votre présence ici...

GUSTAVE.

Il suffit, monsieur... vous avez des droits dont vous usez bien cruellement...

Mme DUVIVIER, *à part.*

Pauvre jeune homme !

GUSTAVE.

Adieu, monsieur. (*A Mme Duvivier, en passant auprès d'elle.*) Adieu, ma cousine... vous du moins, vous m'aviez témoigné quelque intérêt...

Mme DUVIVIER, *bas.*

Hein ! chut donc !... (*A part.*) L'imprudent.

GUSTAVE.

Je ne l'oublierai pas.

ENSEMBLE.

AIR *de Danglade.*

GUSTAVE.

Il faut, douleur extrême !
M'arracher de ces lieux,
Et de celle que j'aime
Fuir à jamais les yeux.

Mme DUVIVIER.

Il doit, douleur extrême !
S'arracher de ces lieux,
Et de celle qu'il aime
Fuir à jamais les yeux.

DUVIVIER.

Je dois aujourd'hui même
L'éloigner de ces lieux,
Pour que celle qu'il aime
Soit cachée à ses yeux.

SCÈNE V.

Mme DUVIVIER, DUVIVIER.

DUVIVIER, *posant son papier sur la table.*

Impossible à présent de renouer mes idées... un morceau éminemment moral et social sur la bienfaisance fraternelle que tous les hommes se doivent.

Mme DUVIVIER.

Et que vous refusez à vos parents .. Allez, monsieur, c'est une indignité... ce pauvre monsieur Gustave !

DUVIVIER.

Mais vous ne savez pas comme moi quelles sont ses prétentions ?

Mme DUVIVIER.

Pas du tout, je ne sais rien... vos soupçons n'ont pas le sens commun.

DUVIVIER.

Des soupçons !... et si je vous disais que je suis sûr.

Mme DUVIVIER.

Sûr ?

DUVIVIER.

Son amour n'a que trop éclaté.

Mme DUVIVIER.

Se peut-il ?

DUVIVIER.

D'ailleurs, Céline en est convenue.

Mme DUVIVIER.

Céline !

DUVIVIER

Je lui ai fait avouer hier au soir...

Mme DUVIVIER.

Avouer quoi ?

DIVIVIER.

Que Gustave l'aimait !

Mme DUVIVIER.

L'aimait !... qui ?

DUVIVIER.

Elle, Céline.

Mme DUVIVIER.

Céline ?

DUVIVIER.

Et qu'il voulait l'épouser.

Mme DUVIVIER.

Lui !... allons donc, cela ne se peut pas.

DUVIVIER.

C'est ce que j'ai dit tout de suite : ça ne se peut pas... Vallienne l'a senti tout le premier.. Il n'a fait aucune démarche pour appuyer les prétentions de son fils.

Mme DUVIVIER.

Quoi ! cette petite fille...

DUVIVIER.

Oui, monsieur s'est enflammé pour elle de la façon la plus romanesque !... sous prétexte qu'on la traite ici d'une manière peu convenable... quelle supposition !... Vous savez quel intérêt je lui porte !... La mère de Céline abandonnée par ce marquis, ce fils d'émigré, son séducteur, et se sentant près de mourir, confia son enfant à ma première femme, qui était trop bonne, beaucoup trop bonne celle-là...

Mme DUVIVIER.

Eh bien, monsieur...

DIVIVIER.

Pardon !... je ne veux pas dire... vous avez votre mérite... un mérite d'un autre genre... Quant à moi, je n'ai qu'un défaut, trop de faiblesse pour l'infortune... Je l'accueillis, cette petite, sans y être

obligé. Et puis la mère avait laissé chez le notaire Vallienne une somme ronde de cent mille francs, et le tuteur de Céline devait en administrer les revenus jusqu'au jour de son mariage; je consentis à me charger de cette administration, pour qu'elle ne tombât pas en des mains indignes!... Et Dieu merci, sans traiter ma pupille en princesse, j'ai eu pour elle tous les soins, toutes les bontés...

Mme DUVIVIER.

Trop de bontés! oui, une petite personne fière, hautaine, vraie fille de marquis, pétrie de vanité!...

DUVIVIER.

Tiens, tiens! vous qui ordinairement la souteniez contre moi...

Mme DUVIVIER.

Parce qu'alors je ne savais pas... mais à présent... Soyez donc la dupe de son petit air doux et timide...

DUVIVIER.

Elle est jolie!...

Mme DUVIVIER.

Oh! jolie!... une figure en dessous...

DUVIVIER.

Si fait : elle est jolie!... Elle me rappelle un peu ma seconde femme, qui était charmante, celle-là!

Mme DUVIVIER.

Hein?

DUVIVIER.

Vous avez votre mérite... toujours dans un autre genre.

Mme DUVIVIER.

Soyez tranquille... oh! je vais remettre la demoiselle à sa place, et je lui ferai sentir...

DUVIVIER.

Au contraire, c'est le moment de la ménager, de lui parler avec douceur, et même de la parer un peu.

Mme DUVIVIER.

Comment?

DUVIVIER.

Je n'ai pas oublié que j'ai des devoirs à remplir envers cette petite, toute ingrate qu'elle est; et comme elle approche de ses dix-sept ans, j'ai résolu de l'établir.

Mme DUVIVIER.

La marier! oui, c'est cela, excellente idée!... Mais le mari?

DUVIVIER.

Il est tout trouvé!... J'ai su concilier ma responsabilité avec les sentiments d'un bon oncle, et j'ai fixé mon choix sur mon neveu Rougeville, le maître clerc, qui arrive aujourd'hui même.

Mme DUVIVIER.

A merveille!

DUVIVIER.

Je lui avais promis, avec cet abandon qui me caractérise, de lui faciliter un établissement en lui prêtant les soixante mille francs qui me sont revenus pour ma part dans la succession de notre oncle Danicourt, ce petit écervelé, ce cerveau brûlé, qui, saisi d'enthousiasme pour la gloire de l'empereur, a fait la folie, faible et chétif comme il était, de quitter le barreau de notre ville pour s'enrôler en 1812, et qui est mort il y a je ne sais combien d'années! Eh bien, cet argent que j'ai recueilli avant-hier... je le garde... oh! non pas pour moi!... avec ma fortune je n'en ai pas besoin; mais une destination respectable, un but vraiment utilitaire! Voilà ce qu'il faut dire à tout le monde, voyez-vous? Ma première famille ce sont les malheureux!... Quant à mon neveu, comme jusqu'à présent il n'a pas trouvé à s'établir, j'ai imaginé de lui faire épouser la petite Céline et les cent mille francs de dot que sa mère lui a laissés... Il achète à bon compte l'étude de notre cousin Vallienne, qui est forcé de vendre; je ne me dessaisis de rien, et je fais le bonheur de tout le monde... Il est si doux de voir des heureux autour de soi!... Je n'ai pas d'autre manière d'entendre les affaires.

Mme DUVIVIER.

Oui, oui, un très-bon choix!...

DUVIVIER.

Il ne s'agit plus que de signer le contrat.

Mme DUVIVIER.

Aujourd'hui.

DUVIVIER.

Je ne prévois pas de difficultés, malgré l'éclat de l'aventure arrivée à la mère de Céline!... Mon neveu Rougeville est comme moi, il n'a pas de préjugés, et pourvu qu'il touche les cent mille... Quant à elle, je voudrais bien voir qu'elle s'obstinât à préférer ce petit Gustave!... Que diable! je suis bon, moi, je suis paternel, pourvu qu'elle fasse mes volontés.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LOUIS*.

LOUIS.

Monsieur, il y a là quelqu'un qui demande à vous parler.

DUVIVIER.

Mon neveu! déjà?

LOUIS.

Non, monsieur, ce n'est pas votre neveu; c'est un homme...

DUVIVIER.

Imbécile! quel homme?

LOUIS.

Je ne l'ai jamais vu... C'est un homme d'âge.

DUVIVIER.

Encore quelque mendiant! quelque drôle!...

LOUIS.

Ça se pourrait bien.

DUVIVIER.

Ayez donc une réputation de bienfaisance uni-

* Mme Duvivier, Louis, Duvivier.

verselle... on a beau se réfugier hors la ville... Et d'où vient-il ?

LOUIS.

Il dit qu'il arrive d'un pays que je ne connais pas !.. C'est pas étonnant, moi qui ne suis jamais sorti de Rennes... Faut-il le faire entrer ?

DUVIVIER.

Ah ! diable ! au moment où j'ai tant d'affaires !

LOUIS.

C'est bon ; je vais dire à ce drôle-là que monsieur est en affaires.

DUVIVIER.

Eh non, ne bouge pas... (*A Mme Duvivier, en passant près d'elle.*) Je suis obligé de le recevoir... M. Regnault, mon collègue, l'autre administrateur du bureau de bienfaisance, s'est mis sur le pied d'accueillir tout le monde... un charlatan !... mais le public se laisse prendre à ces simagrées-là ! (*A Louis.*) Qu'on introduise cet homme, qu'on ait pour lui beaucoup d'égards...

LOUIS.

Ah ! c'est différent ; ce n'est donc plus un...

DUVIVIER.

Va !... (*A Mme Duvivier.*) Quant à vous, ma chère, chargez-vous de préparer Céline. C'est son bonheur que nous avons en vue... ainsi qu'elle n'aille pas faire la petite sotte !

Mme DUVIVIER.

Fiez-vous à moi.

AIR : *Ne raillez pas la garde citoyenne.*

M. ET Mme DUVIVIER.

Que ce contrat soit pour elle une fête ;
Tout autre espoir doit être rejeté ;
Et sans délai que cette enfant s'apprête
A satisfaire ici mes volontés.

Mme Duvivier sort.

SCÈNE VII.

DUVIVIER, *puis* JÉROME, LOUIS.

DUVIVIER.

Mon article humanitaire ne sera jamais fini.

LOUIS, *introduisant Jérôme.*

Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur... monsieur ?...

JÉROME, *au fond.*

Jérôme, ancien militaire.

LOUIS, *bas, à Duvivier.*

Jérôme... monsieur Jé...

DUVIVIER, *à Louis.*

C'est bien, donnez un siége... (*A Jérôme, avec beaucoup de politesse.*) Asseyez-vous, monsieur, je vous en prie... (*A part.*) Monsieur Regnault les fait toujours asseoir*.

Louis sort.

JÉROME.

Monsieur...

DUVIVIER.

Non, je ne souffrirai pas que vous restiez debout ; prenez donc cette chaise...

JÉROME.

C'est pour vous obéir.

* Jérôme, Duvivier.

DUVIVIER.

Je suis un peu pressé... pardon... veuillez m'apprendre ce qui me procure l'avantage de vous recevoir...

JÉROME.

Monsieur...

DUVIVIER.

Débarrassez-vous donc de votre chapeau.

Il le prend et le pose sur la table.

JÉROME.

Non, merci. Monsieur, vous excuserez la liberté que j'ai prise de venir vous trouver... tout à l'heure, à la ville, j'ai entendu parler de vous avec tant d'éloges...

DUVIVIER, *à part.*

Nous y voilà.

JÉROME.

On vantait si généralement votre bienfaisance...

DUVIVIER.

C'est ma spécialité. Tous les malheureux ont des titres à mon intérêt.

JÉROME.

J'en ai peut-être plus qu'un autre, monsieur, s'il est vrai, comme on me l'a dit à Rennes, que vous ayez perdu un parent dans la campagne de Moscou.

DUVIVIER.

En effet... et j'en ai encore le cœur navré...

JÉROME.

C'est que moi aussi, monsieur, j'ai été soldat de la grande armée, moi aussi je suis parti plein d'ardeur, moi aussi j'ai ressenti mille privations, mille souffrances, le froid, la faim ; j'ai reçu vingt blessures !... Je suis un ancien comme lui, c'est ce qui me fait espérer que vous m'accorderez quelque sympathie...

DUVIVIER.

Comment donc ! la gloire militaire !... quoique ça ne rentre guère dans ma spécialité...

JÉROME.

Seulement, tandis que votre parent succombait avec tant d'autres, ma constitution a résisté... Fait prisonnier, emmené bien loin dans les steppes de la Russie... j'y vécus, je ne sais comment, jusqu'en 1814 !... A cette époque-là, le chemin de la France me fut ouvert comme aux autres... mais ce n'était plus la même France ! Ah ! ce n'était plus le même drapeau !... Pourtant, je me mis en route ; mais un Polonais que je rencontrai, et qui, de son côté, rentrait chez lui, m'apprit par hasard un événement qui, après tant d'années, fait encore bouillonner mon sang !... Tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'avais plus personne à revoir... je rebroussai chemin, je dis adieu pour toujours à mon pays, je maudis tout ce que j'avais aimé... le peu de papiers qui me restaient, je les brûlai, mon nom même, je l'abjurai...

DUVIVIER.

Eh bien, vous avez fait là de belles choses !...

JÉROME.

Et prenant en dégoût la première moitié de ma vie, je devins un autre homme... Je me fis Russe, je me consacrai à l'industrie !... Un fabricant d'Archangel partait pour Odessa, je le suivis...

J'aurais peut-être réussi à faire fortune comme tant d'autres... mais le chagrin, le coup que j'avais reçu m'ôtait les forces et le courage... J'ai vécu du travail de mes mains jusqu'à ces derniers temps ; voilà tout.

DUVIVIER, *retournant son article qu'il a pris sur la table.*

Votre histoire est pleine d'intérêt!

JÉROME.

Vous trouvez ?

DUVIVIER, *se levant.*

Je crois bien!... (*A part.*) Toujours la même chanson!... (*Haut.*) Seulement, mon cher, je vous dirai qu'en France nous regorgeons de population, c'est le malheur du siècle... et puisque vous vous trouviez passablement là-bas... il me semble, entre nous, que vous auriez bien fait...

JÉROME.

D'y rester?... oui, mais je me sentais vieillir... quand on avance en âge, les souvenirs de la première jeunesse reprennent une force!... J'avais beau m'en défendre, il fallut céder, il fallut qu'avant de mourir je revisse une fois encore ce beau pays auquel j'avais juré de renoncer... serment téméraire !

AIR : *Alors je m'arrête et soudain...*

Quel est l'homme frappé d'erreur
Qui peut renier sa patrie ?
Autant vaut renier sa vie,
Et ses souvenirs, et son cœur !
Quand mon drapeau flottait loin d'elle,
J'ai pu l'abandonner aussi ;
Mais puisqu'à la France fidèle
Il est revenu, me voici.

DUVIVIER, *se levant.*

Oh! le drapeau! la patrie! vous en êtes encore là, mon cher? Ce sont de vieilles idées que je combats, tenez, dans mon article. Il n'y a plus de patrie... il n'y a plus que la grande famille de l'humanité... Qu'on soit Russe, Chinois, Hottentot, ça revient au même...

JÉROME, *se levant aussi.*

C'est égal, j'aime mieux les Français... Une occasion se présenta : le comte de Morizow, un grand seigneur, partait pour la France... j'obtins par grâce de ses valets une petite place sur les fourgons de la suite ; de cette manière-là je pus voyager gratis, à l'insu même de son Excellence; mais à peine arrivé, ses gens m'ont signifié que j'étais de trop à l'hôtel, et me voilà, sans asile, sans ressources, obligé de faire encore vingt lieues à pied pour arriver à Saint-Servan.

DUVIVIER.

Ah! vous êtes de Saint-Servan.

JÉROME.

Oui, monsieur; une fois là, j'espère bien trouver de l'ouvrage, mais...

DUVIVIER.

Eh bien, mon cher, c'est une promenade, surtout pour des gens qui en ont fait tant d'autres... la route est superbe... en sortant du bourg, vous prenez à gauche... par là... et marchez toujours devant vous *.

* Duvivier, Jérôme.

JÉROME.

Eh! mon Dieu! monsieur, je ne demanderais pas mieux; mais je puis à peine faire un pas... En Russie, autrefois, vous savez, nous avons eu presque tous les pieds endommagés... Aussi, ce n'est pas mon chemin que je vous demande.

DUVIVIER.

Eh bien, qu'est-ce que c'est donc?

JÉROME.

La permission de passer la nuit chez vous... et quelques secours pour prendre la voiture de demain... Oh! je me contenterai du strict nécessaire.

DUVIVIER, *avec solennité.*

Mon cher, je suis le père des malheureux... c'est connu... c'est reçu... Tout le monde vous dira que, comme percepteur, je n'en fais jamais saisir un seul dans ses meubles... sans que le cœur me saigne... mais c'est l'affaire du gouvernement qui me paye pour ça. Je viendrais de grand cœur à votre secours, mais veuillez vous mettre à ma place : ce que je donne à l'un, ne faut-il pas que je le retire à l'autre? et si mon cœur affligé est contraint de faire un choix, n'est-il pas juste que je préfère les habitants de la commune à des étrangers?

JÉROME.

Mais vous disiez tout à l'heure qu'il n'y avait plus d'étrangers.

DUVIVIER.

En théorie... certainement... mais nous ne pouvons pas, en bonne pratique, sacrifier les intérêts locaux... qui sont aujourd'hui!... Ecoutez; tout ce que je puis faire pour vous, comme adjoint, c'est de fermer les yeux sur l'irrégularité de votre situation.

JÉROME.

Comment?

DUVIVIER.

Vous n'êtes nullement en règle ; vous n'avez pas de papiers, vous me l'avez dit.

JÉROME.

C'est vrai.

DUVIVIER.

Et à la rigueur, on pourrait prendre telles mesures... Mais non, je suis généreux, je suis humain; je vous laisserai continuer votre route... Vous pouvez compter sur mes vœux les plus sincères... Pardon; voici l'heure où le corps municipal doit se présenter chez l'illustre voyageur... je ne veux pas me faire attendre. (*Appelant.*) Louis, mes gants, mon chapeau!

JÉROME.

Quoi, monsieur! pas même un abri, le moindre petit coin dans votre maison pour passer la nuit prochaine?...

DUVIVIER, *mettant ses gants que Louis lui a apportés.*

J'en suis vraiment désolé!...

LOUIS, *à Duvivier.*

Cocotte est attelée au cabriolet.

DUVIVIER.

Bien. (*A Jérôme.*) Je ne vous renvoie pas... pas tout de suite... vous pouvez vous reposer quelques instants encore. (*Bas, à Louis.*) Econduis-moi poliment ce gaillard-là... le plus tôt que tu pourras... (*A Jérôme.*) Croyez que mon cœur saigne! (*A part.*) M'en voilà débarrassé!... (*Haut.*) Votre serviteur: adieu, bonne chance!

Il salut et sort par le fond.

SCÈNE VIII.

LOUIS, JÉROME.

JÉROME.

C'est cela... je m'y attendais... les voilà bien, ces charlatans de philanthropie, ces fanfarons d'humanité! Des paroles, beaucoup de paroles... du cœur sur le papier... et rien là... Ils s'intéresseront au bonheur des antipodes pour se dispenser de songer au malheur du voisin.

LOUIS, *s'approchant.*

Mon cher monsieur, voulez-vous me faire le plaisir de...

JÉROME, *le regardant fixement.*

Hein? qu'est-ce que c'est?

LOUIS.

Je disais poliment: Monsieur, voulez-vous me... (*A part.*) Cet homme-là a quelque chose dans le regard qui fait que...

JÉROME, *à lui-même.*

Et ces souvenirs que j'ai évoqués tout à l'heure. (*Il s'assied.*) Cela me fait toujours un mal!

LOUIS, *timidement.*

Cependant, monsieur, permettez-moi de vous faire observer...

JÉROME, *brusquement.*

Eh! laisse-moi tranquille...

LOUIS, *à part.*

Ah ça, mais c'est fort embarrassant... on me charge de le mettre à la porte, et c'est lui qui m'y met.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CÉLINE*.

CÉLINE, *à part.*

O mon Dieu! que vient-on de m'apprendre?... Ce départ de monsieur Gustave!... je n'ai pas pu le voir aujourd'hui!... et ce mariage dont on me menace!

JÉROME, *à part.*

Une jeune fille!...

LOUIS, *l'apercevant.*

Ah! mamselle Céline.

JÉROME, *à part.*

Leur enfant sans doute... Si elle a été élevée dans les mêmes sentiments... hum! hum!

* Céline, *un peu au fond,* Louis, Jérôme.

CÉLINE.

Quelqu'un!... (*Bas, à Louis.*) Quel est cet homme?

LOUIS.

Mamselle... c'est un pauvre...

CÉLINE.

Lui!

LOUIS.

Oui; malgré son air fier, c'est un pauvre qui n'est pas de la commune, et monsieur, qui m'avait dit d'abord: Je suis en affaires, c'est un drôle, m'a dit ensuite de l'introduire; et puis, à présent, il me dit de le renvoyer... poliment; mais j'ai beau m'y prendre.,.

CÉLINE, *regardant Jérôme.*

Ah! le pauvre homme!... un vieillard!...

LOUIS.

Mais, j'y pense; vous, mamselle, qui avez des petites manières et un son de voix si doux... faites-lui donc comprendre qu'il ne peut pas rester ici.

CÉLINE.

Oui, c'est bien, je prends tout sur moi.

LOUIS.

C'est justement ce que je demande, parce que monsieur, avec ses commissions... Merci, mamselle; pendant ce temps-là, je ferai tout seul le reste de l'ouvrage.

SCÈNE X.

CÉLINE, JÉROME.

JÉROME, *à part.*

Comme elle me regarde!... Jolie personne!...

CÉLINE, *à part.*

Malheureux... et sans ressources... à son âge!... Et moi qui me plains de mon sort!... (*Haut.*) Monsieur?

JÉROME, *se levant.*

Mademoiselle...

CÉLINE.

Vous avez vu monsieur Duvivier?

JÉROME.

Oui, mademoiselle; pas longtemps, mais assez pour le juger.

CÉLINE.

Il a tant d'affaires... il vous aura peut-être parlé avec impatience, avec brusquerie?

JÉROME.

Au contraire... il m'a chassé avec toutes sortes d'égards.

CÉLINE.

Chassé!... oh! non, vous vous êtes mépris.

JÉROME.

Ah! vous doutez?... eh bien, tant mieux; cela fait votre éloge... Comment, en effet, pourriez-vous croire à tant de dureté, vous qui êtes si jeune et qui avez l'air si doux! vous ne comprenez pas que l'on puisse froidement et de gaieté de cœur rejeter dans la rue un malheureux, un compa-

triote, un ancien soldat infirme, sans s'inquiéter si sa misère est méritée ou non... et pourtant je ne demandais pas grand'chose à votre père...

CÉLINE.

Mon père... Ah! oui... vous me prenez pour l'enfant de la maison... à cause de cette toilette qu'on m'a ordonné de faire... Mais, voyez-vous, c'est de l'extraordinaire aujourd'hui... Et moi, qui en sais le motif, ah! j'aimerais bien mieux qu'on m'eût laissée telle que j'étais!...

JÉROME.

Vraiment? vous n'êtes donc pas mademoiselle Duvivier?

CÉLINE.

Je ne suis ici qu'une étrangère.

JÉROME.

Eh bien, tant mieux; je suis content.

CÉLINE.

Content!... de ce que je suis orpheline?

JÉROME.

Orpheline!... Ah! tant pis, j'en suis fâché; pardon; pardon, mademoiselle... mademoiselle?

CÉLINE.

Céline...

JÉROME.

Ma pauvre mademoiselle Céline! je vous plains de tout mon cœur.

CÉLINE, *à part.*

Comme il a l'air bon!

JÉROME.

Car... monsieur Duvivier... Mais comment se fait-il qu'il vous ait recueillie, qu'il vous ait élevée? Il y a donc quelque intérêt caché là-dessous? Et votre père...

CÉLINE.

Je ne l'ai jamais connu!

JÉROME.

Ah!... c'est donc votre mère, dont la confiance..

CÉLINE.

Ma mère!... monsieur!...

JÉROME.

Ah! pardon, pardon, mademoiselle; l'intérêt que vous m'inspirez... voilà mon excuse; et si les souhaits d'un vieillard peuvent vous porter bonheur, recevez-les pour adieux.

CÉLINE.

Ah! vous ne vous en irez pas ainsi.

JÉROME.

Il est vrai que je suis si fatigué... (*Il s'assied.*) Excusez-moi...

CÉLINE.

Ah! que ne puis-je vous venir en aide!... vous avez l'air d'un si brave homme! Mon Dieu! pourquoi faut-il qu'hier justement j'aie donné le peu qui me restait à une pauvre femme qui passait par ici?... Mais attendez, je chercherai, je trouverai quelque autre moyen.

JÉROME.

En vous adressant à madame Duvivier?

CÉCILE.

A elle oh non... Ce n'est pas qu'elle soit méchante... autrefois même elle m'a protégée... mais aujourd'hui, je ne sais pourquoi, une sévérité toute nouvelle... Oh! je n'oserais jamais... Mais il me vient une idée... on ne fait pas beaucoup d'attention à moi... je puis aller et venir librement, comme si c'était pour le service...

JÉROME.

Le service!

CÉLINE.

Eh! mon Dieu, oui!... Oh! ce n'est pas cela qui me rend malheureuse; au contraire, je serais bien contente de leur être utile, si seulement j'étais récompensée par un mot ou un regard bienveillant; mais des reproches... de la colère... toujours! Aussi, je suis obligée de prendre quelques précautions; car si monsieur Duvivier savait!... Tout à l'heure, si vous voulez, quand madame Duvivier ne sera plus dans sa chambre, qui donne sur le jardin, je vais vous conduire dans un petit hangar que personne n'aura l'idée de visiter... vous y resterez jusqu'à demain... vous serez mon prisonnier, par exemple, et vous ne répondrez qu'à moi; je vous porterai moi-même ce qu'il vous faudra; les gens de la maison m'aiment beaucoup; ils mettront l'office à ma disposition... et ils me garderont le secret... Eh bien, dites, mon petit projet vous convient-il?

JÉROME.

Vous êtes charmante!... et le son de votre voix suffirait seul pour calmer toutes les douleurs du monde.

CÉLINE.

Que dites-vous?

AIR *de Julie.*

Quoi! mon langage aurait tant d'influence!
Il vous rendrait et le calme et l'espoir!
Je serais donc plus riche qu'on ne pense!
Il n'est pas d'or qui vaille un tel pouvoir!
Cet intérêt si sincère et si tendre,
Que je porte à votre malheur,
C'est la simple aumône du cœur...
Et vous savez bien me la rendre!
Cette simple aumône du cœur,
Vous savez déjà me la rendre.

JÉROME, *se levant.*

Oui, mon enfant; mais votre bonté vous compromettrait... Je vois bien comme vous êtes traitée ici... Moi, attirer sur vous de nouveaux chagrins!... car vous en avez...

CÉLINE.

Moi!...

JÉROME.

Je l'ai bien vu quand vous êtes entrée... Ah! je leur en veux à ceux qui vous tourmentent; je leur en veux, non plus pour moi, mais pour vous!... Faire pleurer ces yeux-là... affliger cet adorable petit cœur-là!... Voyons, que vous ont-ils fait? dites; quel peut être le sujet de vos peines?...

CÉLINE.

Monsieur...

JÉROME.

C'est juste... je n'ai guère de droits à votre

confiance, moi, un inconnu, une espèce de mendiant, le père Jérôme; moitié grognard, moitié kalmouck: singulier titre, n'est-ce pas, pour pénétrer les secrets d'une jeune fille?... et cependant je les ai devinés.

CÉLINE.

Comment?

JÉROME.

A votre âge... toutes les demoiselles... en France comme partout... des peines de cœur, n'est-ce pas?... (*Céline baisse la tête.*) Voyez-vous... j'ai encore le coup d'œil assez juste... et ce qu'il y a de pis, c'est qu'ici vous n'osez les confier à personne...

CÉLINE.

Oh! non...

JÉROME.

Et cela fait tant de mal, un chagrin que l'on dévore!

CÉLINE.

Ah! je suis bien tourmentée!

JÉROME.

Vous le dirai-je?... Quand vous êtes entrée ici, j'ai cru que vous cherchiez une personne.

CÉLINE, *avec embarras.*

Il est vrai... une personne...

JÉROME.

Que vous aimez?

CÉLINE.

Monsieur...

JÉROME.

Et à présent?...

CÉLINE.

A présent, ce qui m'inquiète le plus, c'est l'arrivée prochaine d'une autre personne...

JÉROME.

Que vous n'aimez pas... c'est clair... c'est toujours comme ça.

ROUGEVILLE, *en dehors.*

Eh! Louis! Baptiste! quelqu'un!

CÉLINE.

Ciel!

JÉROME.

Bon! voilà celui qu'on n'aime pas.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ROUGEVILLE*.

ROUGEVILLE, *à la cantonade.*

C'est bien, c'est bien; que l'on ne dérange pas ma chère tante. (*Entrant.*) Salut à la charmante Céline... Oh! oh! il me semble que depuis les vacances dernières, vous avez crû en beauté, comme moi en science... car tel que vous me voyez, je suis à présent le plus fort praticien qu'on puisse trouver à vingt myriamètres à la ronde... Je réunis l'élévation du clerc de notaire à la profondeur du clerc d'avoué, et la finesse du Normand à la solidité du Breton. J'ai si bien digéré mon Code, que je le réciterais à rebours, en commençant par l'article 2281. Car, vous ne le croiriez peut-être pas, mademoiselle, il y a deux mille deux cent quatre-vingt-un articles dans le Code civil... Eh bien, je sais tout cela par cœur, et je soutiendrais des thèses de droit contre le doyen de l'école de Rennes... Mais apprenez, charmante Céline, que je connais aussi le code de la galanterie. J'ai pris mes degrés dans la belle société d'Alençon.

AIR : *du Partage de la Richesse.*

Mes examens dans l'art de plaire
Furent passés l'hiver dernier
Chez la femme de mon notaire,
Qui, dès l'abord, me reçut bachelier.
Plus tard j'ai pris, comme on se l'imagine,
Mes licences avec honneur;
Et près de vous, je viens, belle Céline,
Vous demander le bonnet de docteur.

CÉLINE.

En effet, je vois déjà...

ROUGEVILLE.

Vous ne voyez rien... ceci n'est qu'un léger sommaire... Heureusement, mon oncle est sorti, ma tante est à sa seconde toilette... ainsi j'aurai le temps de développer mes sentiments dans la plus douce conférence... (*A Jérôme.*) Mon garçon, allez donc trouver Louis... vous l'aiderez à emménager mes effets, et mes livres, des livres de droit!... J'en ai haut comme ça!... pour m'amuser pendant mes vacances. (*A Jérôme.*) Eh bien, est-ce que vous ne me connaissez pas? Cyprien Rougeville, principal clerc de notaire, futur notaire, le neveu de votre maître...

CÉLINE.

Ah! vous vous trompez, monsieur Cyprien; ce n'est pas un domestique...

ROUGEVILLE.

Qu'est-ce que c'est donc?

CÉLINE.

Un étranger... un bien brave homme...

ROUGEVILLE.

Est-ce qu'il a affaire à mon oncle?... pourquoi reste-t-il là?

CÉLINE.

C'est moi qui l'en ai prié...

Elle fait signe à Jérôme de ne pas se déranger, et Jérôme s'assied.

ROUGEVILLE.

Ah!... c'est vous?... en ce cas... mademoiselle, je touche donc au fortuné moment... (*Jérôme tousse.*) Car mon oncle m'a écrit. (*Jérôme se mouche.*) Est-ce gênant d'avoir là un témoin auriculaire?... Au fait, qu'ai-je besoin de m'occuper de lui? je suis dans mon droit, je vous fais la cour par autorité de parents, puisque, grâce au ciel, mademoiselle, il m'est permis d'invoquer dès aujourd'hui les dispositions de l'article 1387.

CÉLINE.

Comment, monsieur!

ROUGEVILLE, *tirant un petit Code de sa poche.*

L'heureux article 1387, et suivants...

JÉROME, *toujours assis.*

Livre III, titre V, du contrat de mariage et de ses effets.

* Céline, Rougeville, Jérôme.

ROUGEVILLE.

Tiens! vous savez cela, vous?...

JÉROME.

Oui, je me suis un peu mêlé de droit... Ah! monsieur vient ici pour un contrat de mariage?...

ROUGEVILLE.

Pour le mien! monsieur, *mea res agitur.*

JÉROME, *se levant et se rapprochant.*

Ah! vous êtes le futur?

ROUGEVILLE.

Il comprend le latin! (*Il le salue.*) C'est aujourd'hui que je le signe.

CÉLINE.

Hélas!

ROUGEVILLE.

J'enchaîne ma liberté et mon cœur... sous le régime de la communauté... n'est-ce pas celui que vous préférez, mademoiselle?

CÉLINE.

Je ne comprends pas le droit, monsieur.

Elle remonte la scène.

ROUGEVILLE.

Je suis prêt à souscrire à ces stipulations, et à épouser cette intéressante orpheline...

JÉROME.

Telle qu'elle se poursuit et comporte.

ROUGEVILLE.

Hein?

JÉROME.

Galanterie de notaire toute pure!

ROUGEVILLE.

Ah ça, c'est donc un homme d'affaires?... qui vient pour mon contrat, peut-être?

CÉLINE, *bas, à Jérôme, après avoir regardé dehors.*

Encore un peu de patience!

JÉROME.

Oui, mon enfant...

Elle retourne au fond pour observer.

ROUGEVILLE, *à part.*

Ah! j'y suis! le cousin Vallienne, le notaire qui ne met jamais les pieds ici, aura envoyé quelqu'un à sa place; c'est au moins le doyen de la cléricature. (*Haut.*) Eh bien, je suis enchanté, voilà au moins quelqu'un qui me comprendra... car ma position est des plus délicates... Je vous en fais juge; voilà les conventions proposées par mon oncle. (*Montrant le contrat.*) Apport de la future : cent mille francs, provenant de sa mère; c'est bien, je les prends, la future les vaut, et au delà... pas de difficultés là-dessus, n'en parlons plus. Mais moi, moi!... apport du futur en blanc... c'est-à-dire que je n'ai pour dot que mon mérite et ma capacité!

JÉROME.

En blanc.

ROUGEVILLE.

Toujours en blanc. Mais mon oncle ne pense qu'à sa philanthropie... aussi, il ne fait rien pour moi, lui qui est si riche!... Quand il me donnerait seulement ce qu'il m'avait promis de m'avancer pour ma noce... les soixante mille francs de l'absent...

JÉROME.

De l'absent!

ROUGEVILLE.

Oui, l'absent, mon grand-oncle... en voilà un original!... Assez riche pour vivre tranquille, la gloire de l'empereur lui tourne la tête, et lui qui n'était pas plus fait que moi pour être militaire... qu'est-ce que je dis donc?... il était moins fait que moi... Un homme grêle, maladif! il part et ne revient plus... on l'avait bien prévu... le fou!

CÉLINE, *qui était revenue s'asseoir à gauche, se lève et s'approche de Rougeville.*

Ah! monsieur Rougeville, vous devriez respecter sa mémoire!... n'a-t-il pas été le bienfaiteur de toute votre famille?

ROUGEVILLE.

Bon! parce qu'autrefois il a fait entrer ses deux neveux, Duvivier et Vallienne, au collége de Rennes.

CÉLINE.

N'était-ce pas leur donner un avenir? Ah! monsieur Danicourt s'est conduit comme un père.

JÉROME.

Danicourt! attendez donc... Danicourt!

CÉLINE.

Vous le connaissez?

JÉROME, *frappé de ce nom.*

Quel souvenir!... un camarade, un frère d'armes! comment? ce pauvre Danicourt!... c'est ce parent-là qui est allé en Russie!... Ah ça, est-ce qu'il n'y est pas mort?

ROUGEVILLE.

Si fait, il est mort... il est mort deux fois; réellement d'abord, et ensuite légalement; nous avons eu les renseignements les plus authentiques... mais à leur défaut, l'absence trentenaire suffirait... articles 112 et suivants... dès lors, envoi en possession provisoire des biens de l'absent... puis envoi en possession définitive, et partage, avant-hier, 20 juin 1842. Parti le 20 juin 1812 avant minuit... calculez : trente ans juste.

JÉROME.

Quelle exactitude!

ROUGEVILLE.

Ainsi le grand-oncle est périmé, et nous héritons, le Code à la main... car le Code suit le proverbe... les absents ont tort, et moi, j'ai raison... Eh! eh! vous êtes battu. (*A Céline.*) Je l'ai battu.

JÉROME.

Un moment! il y a une objection*.

ROUGEVILLE, *son Code à la main.*

Bon! tant mieux!... j'aime les objections... Allez, je vous attends; que je suis content de trouver quelqu'un avec qui je puisse ergoter!...

JÉROME.

Si l'oncle défunt... je veux dire périmé... avait eu quelque héritier direct...

ROUGEVILLE.

Ah!... nous y voilà... (*Le prenant à part.*) Il avait une héritière... une fille...

* Rougeville, Jérôme, Céline (*au fond, à droite, observant au dehors.*

JÉROME.

Eh bien?

ROUGEVILLE.

Morte avant l'ouverture de la succession...

JÉROME.

Ah!... morte... il y a...

ROUGEVILLE.

Il y a quatorze ans... ainsi, ses droits sont bien éteints...

JÉROME.

Mais...

ROUGEVILLE.

Mais quoi?

JÉROME, *hésitant.*

Si cette femme... a laissé elle-même... un... un enfant?...

ROUGEVILLE.

Elle en a laissé un... Une fille aussi...

JÉROME, *avec émotion.*

Qui existe?

ROUGEVILLE.

Qui existe.

CÉLINE, *bas, à Jérôme.*

Monsieur...

JÉROME.

Oui... oui, mon enfant!... tout à l'heure. (*A Rougeville.*) Eh bien, ses droits, à celle-là?...

ROUGEVILLE.

Elle n'en a pas.

JÉROME.

Comment?

ROUGEVILLE.

Hélas, non!... (*Ouvrant son Code, et baissant la voix.*) Article 756. Les enfants... de ce genre-là... n'ont aucun droit sur les biens des parents de leur père et mère.

JÉROME.

C'est juste... la voilà dépouillée aussi... comme l'absent...

ROUGEVILLE, *refermant son Code.*

Battu! mon cher, deux fois battu!

CÉLINE, *redescendant la scène.*

Madame Duvivier!

ROUGEVILLE.

Ma tante?

CÉLINE, *à Jérôme.*

Il n'est plus temps de l'éviter...

ROUGEVILLE.

Je l'ai battu deux fois!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, Mme DUVIVIER*.

Mme DUVIVIER.

Eh! ce cher neveu!... soyez le bienvenu!... quand je dis neveu! celui de mon mari!... car moi je n'en ai qu'un... un enfant de cinq ans... Mais voyez donc ce petit Cyprien! comme en quelques mois il est changé à son avantage!... et nous aussi, n'est-ce pas?

ROUGEVILLE.

Toujours florissante!

* Jérôme, Céline, Mme Duvivier, Rougeville.

Mme DUVIVIER.

Vraiment! je suis fâchée de vous avoir fait attendre.

ROUGEVILLE.

Ah! mon Dieu! vous auriez pu tarder encore... je ne m'ennuyais pas...

Mme DUVIVIER.

Ah!... en effet, (*regardant Céline*) le plaisir de...

ROUGEVILLE.

Le plaisir de soutenir des thèses contre monsieur.

Montrant Jérôme.

Mme DUVIVIER, *regardant Jérôme.*

Contre monsieur?

ROUGEVILLE *bas.*

Un savant jurisconsulte, malgré son habit rapé! je l'ai battu deux fois.

CÉLINE, *à part.*

Que dire? et comment faire?

JÉROME, *s'avançant un peu.*

Mademoiselle m'a permis d'attendre le retour de monsieur votre mari...

Mme DUVIVIER.

Mademoiselle? est-ce qu'elle a des ordres à donner ici?

ROUGEVILLE, *à Mme Duvivier.*

Il s'agit du contrat.

Mme DUVIVIER.

Ah! c'est différent; ne perdons pas une minute, et même si l'on peut abréger toutes ces formalités, tous ces préliminaires qui servent qu'à traîner en longueur, je donnerai des marques de ma satisfaction aux personnes qui me seconderont.

ROUGEVILLE.

Cette bonne tante!

JÉROME, *à part.*

Quel empressement! pauvre enfant!

Mme DUVIVIER.

Vous entendez, Céline... vous voyez qu'on s'occupe de votre avenir... Le parti qui vous est proposé réunit tous les avantages qu'il vous est permis d'espérer...

CÉLINE, *bas.*

Ah! madame, si vous avez quelque affection pour moi, je vous en supplie...

Mme DUVIVIER.

Qu'entends-je, mademoiselle?

ROUGEVILLE, *s'approchant de Mme Duvivier.*

Qu'est-ce que c'est?

Mme DUVIVIER.

Rien.

JÉROME, *bas, à Céline.*

Bien.

Céline le regarde avec étonnement. Il s'éloigne.

Mme DUVIVIER, *bas, à Céline.*

Y pensez-vous, mademoiselle? que signifie un pareil caprice?

CÉLINE.

Ce n'est pas un caprice, madame, c'est une résolution durable.

JÉROME, *bas, à Céline.*

Très-bien!

Même jeu.

ROUGEVILLE, *à part.*

Est-ce qu'on ne serait pas d'accord sur les articles ?

Mme DUVIVIER.

Comment! elle ose!... (*Bas.*) A merveille, mademoiselle, je devine vos motifs... c'est votre engoûment ridicule pour ce petit Gustave.

JÉROME, *regardant Céline.*

Ah! ah!

Mme DUVIVIER.

Un jeune homme sans consistance, sans mérite, dérangé comme son père, enfin un mauvais sujet...

CÉLINE, *bas, à Jérôme et rapidement.*

Ah! ce n'est pas vrai.

AIR : *Amis voici la riante semaine.*

Mme DUVIVIER.

Pauvre d'esprit, la tête la plus folle,
Ingrat, léger, tous les défauts, ô ciel!
N'ayant ni cœur, ni vertu, ni parole!...

JÉRÔME, *à part.*

Elle en dit trop ; ça n'est pas naturel.

CÉCILE, *à Mme Duvivier.*

D'où vient qu'ainsi votre haine l'accable,
Et que vous a-t-il donc fait?

Mme DUVIVIER, *vivement.*

A moi? rien.

JÉRÔME, *à part.*

Eh! justement! s'il était plus coupable,
Elle en dirait peut-être plus de bien,
Elle en dirait, à coup sûr, plus de bien.

CÉLINE, *à madame Duvivier.*

Ah! madame, de grâce...

ROUGEVILLE, *passant entre Jérôme et Céline* *.

Ah ça, mais que prétend-elle donc?

JÉROME.

Ce qu'elle prétend, mon pauvre monsieur? c'est que vous avez perdu votre thèse auprès d'elle... puisque nous parlons code.

ROUGEVILLE.

Comment? article 145.

JÉROME.

Non... article 146; il n'y a pas de mariage quand il n'y a pas consentement.

ROUGEVILLE.

Par exemple! je suis bien sûr...

Mme DUVIVIER, *à Jérôme.*

Quelle hardiesse!... qui vous donne le droit, monsieur?...

CÉLINE.

Ah! madame, je suis la seule coupable, et si je vous ai offensée, punissez-moi, je souffrirai tout sans me plaindre, et je serai encore reconnaissante, si vous consentez à me garder près de vous...

Mme DUVIVIER.

Voilà bien ces petites filles!... obéissance complète, hormis sur le point qu'on exige d'elles... Oubliez-vous qui vous êtes, mademoiselle? et que si l'on a bien voulu vous traiter avec bonté, ni mon mari ni moi nous ne devons rien à la fille de Thérèse Danicourt.

* Jérôme, Rougeville, Céline, Mme Duvivier.

JÉROME, *qui avait un peu remonté la scène, redescend vivement.*

Danicourt!... quoi! c'est là la fille de Thérèse Danicourt?...

Mme DUVIVIER.

Sans doute...

JÉROME, *à Rougeville.*

Dont vous me parliez tout à l'heure?

ROUGEVILLE.

Oui.

JÉROME.

Il se pourrait!... ah! j'aurais dû le deviner...

ROUGEVILLE.

Comment?...

JÉROME, *passant entre Rougeville et Céline.*

En ce cas... Céline... mademoiselle... ne craignez rien.

CÉLINE.

Plaît-il?

ROUGEVILLE.

Ce langage...

Mme DUVIVIER.

Que signifie?...

ROUGEVILLE.

Ah! mon oncle nous apprendra...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DUVIVIER *.

DUVIVIER, *entrant, et jetant ses gants et son chapeau sur une chaise.*

Ce comte de Morizow! s'absenter au moment de recevoir une députation! Il est allé visiter les établissements industriels des environs, et moi, obligé d'attendre inutilement pendant une heure!

JÉROME, *s'avançant.*

Moi aussi, mon cher monsieur, voilà une heure que je vous attends.

DUVIVIER.

Encore cet homme?

Mme DUVIVIER.

Au nom du ciel, monsieur, quel est-il donc?

DUVIVIER, *à demi-voix.*

Un vagabond, un mendiant!

TOUS.

Un mendiant!

DUVIVIER.

Que j'avais reçu avec trop d'égards. J'avais ordonné qu'on le mît à la porte... qui donc s'est permis de le retenir?

CÉLINE.

C'est moi... Pardon...

DUVIVIER.

Vous?...

JÉROME.

Oui... Elle ne se pique pas de philanthropie, la pauvre enfant, mais elle a eu pitié de mon âge, de ma misère; elle a été bonne pour le pauvre... heureusement le pauvre pourra peut-être l'assister à son tour; car la chère petite a besoin, je crois, qu'un ami intervienne dans ses affaires.

* Rougeville, Mme Duvivier, Duvivier, Jérôme un peu au fond, Céline.

DUVIVIER.

Qu'est-ce qu'il dit? voyons, expliquez-vous.

JÉROME.

Je vous ai parlé ce matin, vous savez, quand vous m'avez si bien reçu, je vous ai parlé d'un de vos parents mort en Russie.

DUVIVIER.

Eh bien? ce cher parent...

JÉROME.

Eh bien, je viens d'apprendre tout à l'heure, avec quelle joie, grand Dieu! que ce parent c'était Danicourt, ce petit Danicourt, si faible, si chétif, qu'au régiment nous l'avions surnommé le gringalet.

DUVIVIER.

Au régiment! Vous l'avez connu?...

JÉROME.

Pendant trois ans, soldats au même corps, nous avons partagé les mêmes fatigues, les mêmes dangers, le même lit, quand nous en avions. Il fallut un jour nous séparer. Frère, me dit-il en me quittant, si tu ne me revois plus, tu iras trouver mes parents, deux neveux que j'ai laissés en France... Il m'a dit leurs noms. . je les avais oubliés, mais maintenant je me les rappelle parfaitement... l'un d'eux c'est Duvivier, c'est vous...

DUVIVIER.

Fort bien... Mais à quel propos?

JÉROME.

Voilà ses propres paroles : « Mes deux neveux me doivent beaucoup, et je puis compter sur leur reconnaissance. Présente-toi chez eux avec confiance; en considération de ma mémoire, ils te recevront de leur mieux, sois-en bien sûr.

DUVIVIER.

Hein!

JÉROME.

» Et je te réponds qu'ils ne te laisseront manquer de rien. »

DUVIVIER, *riant.*

Ah! ah! c'est très-joli, c'est très-adroit.

JÉROME.

Quoi donc?

DUVIVIER, *à Rougeville.*

Nous voyons tous les jours de ces inventions-là.

ROUGEVILLE.

Dans la Gazette des Tribunaux.

JÉROME.

Une invention?

ROUGEVILLE.

Un vol à l'hospitalité!

Mme DUVIVIER.

Est-il possible?

CÉLINE.

Ah! pouvez-vous croire...

JÉROME.

Et pourtant ce n'est pas tout.

DUVIVIER.

Comment, ce n'est pas tout?

JÉROME.

Il m'a parlé d'un dépôt laissé par lui chez un notaire de Rennes, et qu'il m'a autorisé à réclamer...

DUVIVIER.

Plaît-il?

JÉROME.

Mais comme ce dépôt, aux termes de la loi, a été partagé depuis deux jours, ainsi que monsieur me l'a appris, entre vous et monsieur votre cousin, je n'ai affaire à vous que pour la moitié.

DUVIVIER.

Charmant! charmant!... on n'a pas plus d'aplomb.

JÉROME, *avec bonhomie.*

Soixante mille francs, et comme vous êtes riche...

ROUGEVILLE.

Ah ça, mais c'est un bandit!

Mme DUVIVIER, *à son mari.*

Un bandit! défendez-moi, monsieur! vous êtes adjoint!

JÉROME.

N'ayez donc pas peur... on ne vous demande rien, à vous.

ROUGEVILLE.

Et moi qui l'avais pris pour... C'est qu'il sait son code sur le bout du doigt.

DUVIVIER.

Ces gaillards-là le savent tous.

JÉROME.

Ah ça, voyons, pour qui donc me prenez-vous?...

DUVIVIER.

Pour qui je le prends... un intrus!... un vagabond, qui n'a pas même de papiers!

JÉROME.

Attendez donc... ça me rappelle que je dois avoir quelque part un écrit qu'il m'a remis... lui... Danicourt. (*Fouillant dans sa poche.*) Je ne comptais m'occuper de ça qu'en arrivant au pays... Un malheureux chiffon de papier que je croyais à peu près sans valeur... Est-ce heureux que je l'aie gardé, puisqu'on ne me croit pas sur parole... Tenez.

Il lui présente un papier.

DUVIVIER.

Comment? qu'est-ce que ça signifie?

JÉROME.

Prenez la peine de lire.

DUVIVIER, *lisant.*

« Moi, Joseph Danicourt, soussigné, j'autorise » mon ami et camarade Jérôme...

JÉROME.

Présent.

DUVIVIER.

» Maréchal des logis comme moi au 9me régi- » ment de chasseurs, 2e escadron...

JÉROME.

Je n'ai pas inventé ça.

DUVIVIER.

» A retirer mon patrimoine, montant à cent » vingt mille francs, que j'ai laissé autrefois chez » maître Duval, notaire à Rennes...

JÉROME.

Je ne l'ai pas inventé non plus, celui-là.

DUVIVIER.

» Lui imposant pour toute charge l'obligation » de s'informer du sort de ma fille, et de protéger » ses enfants, si la malheureuse en a eu. »

CÉLINE.

O ciel!

JÉROME, *à Céline, en lui prenant la main.*

Et vous êtes son enfant, Céline, me voilà, comptez sur moi. (*A Duvivier.*) Et bien, monsieur?...

DUVIVIER.

Eh bien, quoi? qu'est-ce que c'est que cela? un chiffon de papier, comme vous disiez, sans valeur, sans authenticité.

JÉROME.

Est-ce que vous ne reconnaissez pas l'écriture?

DUVIVIER.

Moi? pas du tout... une écriture incertaine, tremblée...

JÉROME.

Tremblée... parbleu, dans ce pays-là... je voudrais vous y voir.

DUVIVIER.

Cela ne me rappelle rien... ça n'a aucun rapport... et cette faute d'orthographe, lui qui était si instruit! Allons donc!

JÉROME, *reprenant le papier.*

Permettez que je vous montre...

DUVIVIER.

En voilà assez! Je ne vous connais pas... Je vous donne un quart d'heure pour sortir de la commune.

ROUGEVILLE.

La loi est pour nous.

CÉLINE, *à Duvivier.*

Ah! je vous en prie!...

DUVIVIER.

Eh, laissez-moi, mademoiselle, ou je vous rends responsable de tout.

JÉROME.

Non... non, il ne sera pas dit que cette enfant souffrira d'une démarche que j'ai dû faire... Vous profitez de l'embarras où je me trouve... je suis étranger dans mon pays... je n'ai pas de répondants... je ne peux justifier de rien ; tous les moyens me manquent et vous avez l'autorité... je me retire, et quel que soit mon état de faiblesse, je vais tâcher de vous obéir et de quitter votre commune, satisfait seulement de vous avoir connu... Adieu.

CÉLINE, *à Jérôme.*

Ah! monsieur!...

ROUGEVILLE.

Elle le retient!

JÉROME.

Mademoiselle, vous le voyez, ma protection est impuissante.

CÉLINE.

Hélas! que vais-je devenir?... Ciel!... (*Apercevant Gustave.*) Monsieur Gustave!

Mme DUVIVIER.

Lui!

JÉROME.

Gustave!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GUSTAVE *.

GUSTAVE.

Tous réunis!

DUVIVIER.

Encore ici, monsieur! que voulez-vous?

GUSTAVE.

Pardonnez-moi, monsieur, si j'ose braver votre défense; mais il y va de tout mon avenir, et de ma vie, peut-être. Sur le point de partir pour l'Afrique, j'ai voulu tenter une dernière démarche, et j'espère encore vous émouvoir. Je ne suis que sous-lieutenant, mais je m'illustrerai dans la campagne prochaine ; oui, j'en suis sûr, je rapporterai en France un grade nouveau, un nom dont ma famille sera fière, et des titres à votre confiance, à votre estime. Monsieur, madame, j'aime mademoiselle Céline; dans un an je serai digne d'elle, et je viens vous conjurer de m'accorder sa main.

ROUGEVILLE.

Eh bien, et moi donc?

DUVIVIER.

A cette démarche, monsieur, je n'ai qu'une réponse à faire. Je suis bon parent; dites à monsieur votre père que je veux bien avoir égard à nos relations de famille, et le considérer encore comme mon notaire. En conséquence, nous nous rendrons ce soir dans son étude pour y signer le contrat de mariage de Céline avec monsieur Rougeville.

GUSTAVE.

O ciel!

CÉLINE.

Plus d'espoir!

GUSTAVE, *à Mme Duvivieren passant près d'elle.*

O madame! vous qui ce matin...

Mme DUVIVIER.

Mon mari a parlé, monsieur; je n'ai pas d'autre volonté que la sienne.

DUVIVIER, *à Jérôme.*

Quant à vous, après l'intrigue à laquelle vous paraissez vous être prêté, puisque vous n'êtes pas parti dans le délai que je vous avais fixé, je vais, aux termes de la loi, vous faire conduire dans un établissement public que j'ai contribué à fonder ici.

CÉLINE.

Ah mon Dieu!

DUVIVIER.

Une institution philanthropique.

ROUGEVILLE.

Le dépôt de mendicité. Tranchons le mot! une bonne prison.

* Rougeville, Mme Duvivier, Duvivier, Gustave au fond, Jérôme sur le 2me plan, Céline.

CÉLINE.

Ah! monsieur! traiter ainsi celui qui fut l'ami de mon grand-père, de votre oncle Danicourt!

GUSTAVE, *qui s'était un peu éloigné, revenant vivement.*

L'ami de Danicourt?

CÉLINE, *à Gustave.*

Et le mien! c'était le ciel qui semblait me l'avoir envoyé... Son affection pour moi va lui porter malheur...

DUVIVIER.

Silence, mademoiselle! Et vous (*à Jérôme*) qui n'êtes réclamé par personne, préparez-vous sur-le-champ à vous rendre au dépôt.

CÉLINE.

O ciel!

GUSTAVE.

Quoi! vous pleurez, Céline, vous prenez tant d'intérêt à lui?

CÉLINE.

Ah! monsieur Gustave!

GUSTAVE, *prenant Jérôme par la main, et l'amenant sur le devant de la scène.*

Monsieur l'adjoint, au nom de la loi, je le réclame!

TOUS.

Qu'entends-je?

CÉLINE.

Ah! merci!...

DUVIVIER.

Quelle folie!

GUSTAVE, *à Jérôme.*

Ah! venez avec moi, monsieur, venez chez mon père!

JÉROME.

Brave jeune homme! Adieu, Céline, espérez!...

ACTE DEUXIÈME.

A Rennes, dans la maison de M. Vallienne. — Une chambre très-simplement meublée; porte, à gauche, conduisant à l'étude; porte, à droite, conduisant chez Mme Vallienne.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALLIENNE, *assis devant un secrétaire, puis* Mme VALLIENNE.

VALLIENNE, *à Joseph.*

C'est bien, mon ami; rentrez à l'étude pour achever cette liquidation... vous laisserez les noms en blanc, comme ils sont là... (*Joseph sort.*) Il ne se doute guère que ces chiffres sont le relevé de ma situation... l'acte définitif qui rend ma retraite inévitable... Ce pauvre Joseph! je le recommanderai à mon successeur... Voilà donc où j'en suis réduit... et sans avoir une seule faute à me reprocher! Plus d'espoir, plus de ressources!

Mme VALLIENNE, *qui s'est approchée doucement sans que son mari l'ait aperçue.*

Ah! mon Dieu! il est donc vrai?

VALIENNE, *se retournant,*

Tu étais là!... quoi! ma pauvre Marie!

Mme VALLLIENNE.

Voilà le secret que tu me cachais avec tant de soin!...

VALLIENNE, *se levant.*

Eh bien, oui, il est temps que tu l'apprennes... Lambert, ton frère, mon ami, que j'avais aidé par tous mes moyens à relever sa maison de commerce de Nantes...

Mme VALLIENNE.

Eh bien?

VALLIENNE.

Eh bien!... il n'a pas pu tenir... il vient d'être déclaré en faillite...

Mme VALLIENNE.

Ah! mon Dieu! Mais toi, toi, mon ami?...

VALLIENNE.

J'avais engagé là toutes les sommes dont il m'était permis de disposer...

Mme VALLIENNE.

Ah! c'est encore ta bonté qui te perd, ta bonté pour mon frère...

VALLIENNE.

Entre parents ne faut-il pas s'entr'aider?...

Mme VALLIENNE.

Ruiné, dis-tu, complétement ruiné!... Mais cette moitié de l'héritage de notre oncle Danicourt!... ces soixante mille francs que tu as reçus avant-hier...

VALLIENNE.

Ah! c'est un vrai coup du ciel... sans cela, peut-être mon honneur compromis...

Mme VALLIENNE.

Que dis-tu?

VALLIENNE.

Que serais-je devenu sans cet héritage? comment payer? En vendant mon étude? mais le prix de ma charge répond de ma gestion aux clients qui m'on donné leur confiance... Le syndic de la faillite vient d'arriver à Rennes... il me presse; c'est son droit, c'est son devoir... Eh bien, la plus grande partie de cet argent sera employée à m'acquitter envers lui... Quant au reste, ce n'est qu'une faible somme, à peine suffisante pour le voyage et l'équipement de notre fils... car c'est dans quelques heures qu'il va nous dire adieu... Ah! qu'il s'éloigne, qu'il sépare au plus tôt son avenir du nôtre... Cher Gustave!... je n'ai pu faire son bonheur... mais du moins je lui aurai donné un état honorable et un nom sans tache...

Mme VALLIENNE.

Oh! oui, tu peux le dire avec orgueil... car si tu étais moins honnête homme...

VALLIENNE.

Marie!

Mme VALLIENNE.

Ah! pardon, mon ami; mais quand on est malheureux...

VALLIENNE.

On redouble de courage... Gêné par les convenances que mon état m'impose, j'ai cependant loué à des étrangers la moitié de mon appartement; mon étude et ces deux chambres, voilà tout ce que j'ai gardé... Encore un sacrifice... préparons-nous à les quitter.

Mme VALLIENNE.

Quoi! cette maison qui a vu naître mon fils!...

VALLIENNE.

Dans quelques jours, il faudra bien que j'y installe mon successeur... C'est dans ton pays, dans le mien, que nous irons nous réfugier... Là, d'anciens souvenirs nous attendent, et aussi quelques anciens amis... On m'a promis un petit emploi, bien obscur, bien modeste... enfin les moyens de vivre jusqu'à ce que mon fils, revenant avec un grade élevé, avec quelque gloire peut-être...

Mme VALLIENNE, *se jetant dans les bras de son mari.*

Il va partir!

VALLIENNE.

Pauvre femme! pauvre mère! Voici Gustave... qu'il ne s'aperçoive pas de notre faiblesse.

Il va s'asseoir à droite.

SCENE II.

Les Mêmes, GUSTAVE*.

GUSTAVE, *à la cantonade.*

Veuillez rester là dans l'étude un moment, je vous en prie... (*A Mme Vallienne.*) Ah! ma mère! ils ont été sans pitié pour moi... ils m'ont chassé!... chassé loin d'elle, et pour toujours... Ne plus la voir, et penser qu'elle doit appartenir à un autre!... ah! c'est affreux!

Mme VALLIENNE, *lui prenant la main.*

Gustave!

GUSTAVE.

Est-il au monde quelqu'un de plus malheureux que moi?

Mme VALLIENNE, *lui montrant son père, qui est assis, la figure cachée dans ses mains.*

Et nous, mon fils!

GUSTAVE.

Ah! pardon, ma mère, pardon.... Est-ce à moi d'attrister les derniers moments que j'ai encore à passer près de vous? Mais si vous saviez toutce que je souffre!

Air *de la Robe et les Bottes.*

Ah! qu'un revers d'argent m'accable!
S'il m'accable seul, ce malheur
Sera-t-il jamais comparable
A la moindre peine de cœur?
Mais en voyant souffrir mon père
Dans son crédit et dans ses biens,
J'ai compris ses chagrins, ma mère;
Lui seul ne comprend pas les miens!
Il n'a jamais compris les miens.

VALLIENNE, *s'avançant entre Gustave et madame Valienne.*

Vous vous trompez, mon fils.

GUSTAVE.

Quoi, mon père!

VALLIENNE.

Vous m'avez cru insensible parce que je n'ai pas encouragé votre amour, mais c'eût été me déshonorer.

GUSTAVE.

Comment?

VALLIENNE.

Qu'aurait-on supposé? que je voulais vous faire épouser Céline pour me dispenser de restituer sa dot... Sa dot! elle est là, intacte, et je suis prêt à la remettre à Duvivier.

GUSTAVE.

Qui la réclame pour son neveu! Et c'est ici même, chez vous, par vous, que ce contrat de mariage doit être signé.

VALLIENNE.

Je le sais.

GUSTAVE.

Et que ferez-vous, mon père?

VALLIENNE.

Mon devoir... (*lui tendant la main*) en te plaignant.

GUSTAVE.

Ah! vous me laisserez partir auparavant... Ma bonne mère, vous m'approuvez, j'en suis sûr... Si je restais, pourrais-je répondre de mon désespoir?... Céline!... mais du moins quand je la quitte pour toujours, je lui obéirai jusqu'au dernier moment. Tout à l'heure j'ai vu son tuteur, ce monsieur Duvivier, cet homme cité partout comme un modèle d'humanité et de philanthropie, je l'ai vu chasser sans pitié l'ami, l'ancien compagnon d'armes de notre oncle Danicourt.

VALLIENNE.

Est-il possible?

GUSTAVE.

Un pauvre vieillard qui lui demandait un asile, un soldat infirme...

VALLIENNE.

Un ami de notre oncle?

Mme VALLIENNE.

Un malheureux?

VALLIENNE.

Qui peut nous parler de lui?

Mme VALLIENNE.

Et qui a besoin de secours?

* Gustave, Mme Vallienne, Vallienne.

VALLIENNE, *à Gustave.*

Et tu ne l'as pas amené?

GUSTAVE.

Il est là.

VALLIENNE.

Bien. (*Allant ouvrir la porte de l'étude.*) Entrez, mon brave, entrez.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JEROME.

AIR : *Suivez-moi.*

ENSEMBLE.

VALIENNE, Mme VALIENNE, GUSTAVE.

Dans ce logis, vous recevoir,
C'est un plaisir, c'est un devoir.
Croyez-le bien, de vrais amis
Autour de vous sont réunis.

JÉRÔME.

Quoi! vous daignez me recevoir,
Moi qui déjà perdais l'espoir!
Oui, je le crois, de vrais amis
Autour de moi sont réunis.

Il s'assied.

VALLIENNE *.

Mon fils m'a dit, mon cher monsieur, que vous aviez été l'ami de notre oncle, de notre bienfaiteur, et que vous désiriez vous arrêter dans ce pays... Reposez-vous ici... cette maison sera la vôtre jusqu'à... jusqu'à ce que nous la quittions nous-mêmes.

GUSTAVE.

Et vous habiterez cette chambre... la mienne. Ah! ne refusez pas... je n'en ai plus besoin.

JÉROME **.

Quoi! vraiment! vous voulez...

VALLIENNE.

Vous ne serez pas tout à fait aussi bien que je l'aurais désiré; ici, en province, la vie d'un notaire est un peu triste, un peu sévère; il faut de l'économie...

JÉROME.

En effet, votre étude ne m'a pas paru très-chaude ni très-spacieuse... Vous excusez la franchise d'un soldat?

VALLIENNE.

Certainement... Enfin le peu que nous avons nous le partagerons de bon cœur avec l'ami de notre pauvre oncle Danicourt.

JÉROME.

Ah! vous l'aimiez donc bien?

VALLIENNE.

Sa mémoire me sera toujours chère.

Mme VALLIENNE.

Mon mari lui doit tout, monsieur.

JÉROME.

Et il s'en souvient!... ce n'est pas commun! Vous deviez être bien jeune encore quand il vous a quitté!

VALLIENNE.

Je n'ai gardé de ses traits qu'une idée vague et confuse... Mais voilà son portrait... (*Il ouvre la porte à droite.*) Tenez, Duvivier qui l'avait, a bien voulu me le céder... On le disait frappant; qu'en pensez-vous?... Mon oncle ressemblait-il encore à ce portrait quand vous l'avez connu?

JÉROME, *se levant et allant regarder.*

Mais oui... ces traits effilés... cette taille grêle, ce corps chétif, si peu fait pour la fatigue. Aussi quand je l'ai quitté, je m'attendais bien... pauvre ami!... (*Redescendant la scène et tirant un papier de sa poche.*) Voilà tout ce que j'ai conservé de lui!...

VALLIENNE.

Une lettre, un souvenir qu'il vous a laissé?...

JÉROME.

Oui... de sa main... quelques lignes seulement.

VALLIENNE.

Ah!... ne puis-je les voir?

JÉROME.

Si vous le pouvez!... je crois bien!... vous le devez même... Je suis obligé de mettre cet écrit-là sous vos yeux... oh! bien à regret, je vous assure...

VALLIENNE.

Pourquoi?

JÉROME.

Ah! c'est que vous ne pensez, vous, qu'à la valeur de l'autographe... mais ce papier-là a bien une autre valeur...

VALLIENNE.

Je ne vous comprends pas.

JÉROME.

Vous êtes bien monsieur Vallienne, neveu de Danicourt?

VALLIENNE.

Sans doute.

JÉROME.

Eh bien, prenez la lettre... elle est à son adresse... (*A madame Vallienne, qui veut le faire rasseoir.*) Merci, ma bonne dame.

GUSTAVE, *à part.*

Que signifie?...

VALIENNE, *qui a jeté les yeux sur le papier.*

O ciel!

Mme VALLIENNE.

Qu'est-ce donc, mon ami?

VALLIENNE, *passant auprès de sa femme.*

Qu'ai-je lu?

GUSTAVE *.

Mon père!...

VALLIENNE, *à Jérôme.*

Eh quoi! monsieur, vous êtes chargé de retirer la somme que Danicourt avait placée chez le notaire Duval!

Mme VALLIENNE.

Qu'entends-je?

* Mme Vallienne, Jérôme assis, Gustave derrière le fauteuil, Vallienne.

** Gustave, Mme Vallienne, Jérôme assis, Vallienne.

* Gustave, Mme Vallienne, Vallienne, Jérôme.

GUSTAVE.

Comment! la part recueillie par mon père, ces soixante mille francs!...

JÉROME.

J'en suis vraiment mortifié...

GUSTAVE.

Mais pour quel usage?

JÉROME.

Ah! ceci me regarde.

VALLIENNE.

Est-il bien possible!

JÉROME.

Ah! vous allez me dire que le papier n'est pas en règle. Je sais bien que ce n'est pas là un acte authentique... mais l'écriture fait foi... est-ce que vous ne la reconnaissez pas? Dam!... si vous la désavouez.... je ne sais pas trop.... ça deviendra fort embarrassant.

VALLIENNE, *avec effort.*

Non... non... je la reconnais...

JÉROME.

Ah!

Mme VALLIENNE.

Ah! mon Dieu!

GUSTAVE.

Quoi! vraiment?... mon père! êtes-vous bien sûr?

Mme VALLIENNE.

Cela ne se peut pas!

VALLIENNE.

Silence!... Oui, c'est bien la main de Danicourt... sa volonté est formelle... elle est sacrée. Je dois m'y conformer.

JÉROME.

A la bonne heure au moins!

VALLIENNE.

Seulement, la surprise... l'émotion... une si brusque nouvelle! excusez-moi... J'ai besoin de me recueillir quelques instants... Plus tard, monsieur, quoi qu'il puisse arriver... vous serez satisfait (*Fausse sortie.*) Je vous ai dit, monsieur, que vous étiez ici chez vous, et je ne m'en dédis pas.

Il sort.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté* VALLIENNE.

JÉROME, *suivant Vallienne des yeux.*

Je suis déjà vieux, eh bien, voilà le plus honnête homme que j'aie encore rencontré.

Mme VALLIENNE.

Ah! oui, monsieur, vous pouvez dire le plus honnête, le plus loyal, hélas! pour son malheur, pour le nôtre!

JÉROME.

Comment?

Mme VALLIENNE.

Ah! monsieur!

JÉROME.

Eh quoi! vous pleurez?

Mme VALLIENNE.

Nous qui vous avions reçu d'abord avec tant d'empressement, tant de joie!

JÉROME.

Que voulez-vous dire?

Mme VALLIENNE.

Ah! vos droits sont justes, ils doivent l'être, puisque mon mari les a reconnus... mais quel moment, grand Dieu, avez-vous pris pour les faire valoir! Voulez-vous savoir notre position? Ce n'est pas seulement la misère qui menace, c'est le déshonneur! le déshonneur pour mon mari... pour cet homme que vous venez de voir si probe, si intègre, et qui depuis vingt ans amasse pour sa famille une réputation si pure... Oh! comme il doit souffrir maintenant... il en mourra, je le connais...

GUSTAVE.

Ma mère!...

Mme VALLIENNE.

Mais, mon Dieu!... est-ce qu'il n'y a aucun moyen? Vous-même, monsieur, qui ne comptiez sur rien il y a une heure... Ah! vous ne voudrez pas abuser sur-le-champ des droits dont vous n'êtes armé que par sa probité; j'en appelle à votre humanité, à votre cœur... Eh quoi! vous restez froid, insensible?...

GUSTAVE, *prenant sa mère dans ses bras.*

Assez, ma mère, assez. Ne vous humiliez pas plus longtemps; vous voyez bien que c'est inutile*; si monsieur n'avait pas d'avance une résolution bien arrêtée, il n'aurait pas attendu vos larmes... il aurait reculé devant la douleur d'une famille, il se serait dit que sa conduite prête à quelque apparence d'ingratitude, que c'est moi qui l'ai recueilli, qui l'ai conduit sous le toit paternel, et qu'il paraît étrange de faire servir le fils d'instrument à la ruine du père... il se serait dit aussi que les parents de son vieil ami pouvaient avoir quelque titre à ses ménagements... Mais il oppose son droit, il s'y retranche... il a raison; et nous, ma mère, ah! nous avons tort de chercher dans son cœur quelque étincelle de pitié!

JÉROME.

Bien, très-bien, jeune homme! voilà comme je parlerais à votre place.

Mme VALLIENNE**.

Ah! monsieur! vous ne voudrez pas achever aussi son malheur, et son malheur, voyez-vous, ce serait de rester ici pour être témoin d'un mariage qui le désespère... Il faut qu'il parte, il le faut; une partie de cet argent que vous réclamez était destinée à son voyage.

JÉROME.

Que dites-vous? oui, je conçois... si j'ajourne mes réclamations, il pourra partir. .

* Mme Vallienne, Gustave, Jérôme.

** Gustave, Jérôme, Mme Vallienne.

Mme VALLIENNE.

Avant la signature du contrat...

JÉROME.

Tandis que si j'insistais...

Mme VALLIENNE.

Il serait comme enchaîné ici...

JÉROME, *après une pause.*

Madame, cet argent m'est indispensable.

Mme VALLIENNE.

O ciel!

JÉROME.

Et monsieur Gustave restera.

GUSTAVE.

Quoi ! vous voulez encore...

JÉROME.

Eh! pourquoi donc vous éloigner? Vous ne pouvez assister à la ruine de vos espérances? vous craignez d'envisager la douleur? Eh! morbleu, soyez homme comme nous, et regardez l'ennemi face à face. Est-ce que votre cœur est le seul qui saigne? le mien n'est-il pas ulcéré par des chagrins profonds, plus anciens que les vôtres, que dis-je ! plus anciens que vous ; et cependant me voilà, tandis que vous, vous désertez ! Allons donc!...

AIR : *Des bosquets de lauriers.*

Jeune novice, apprenti du malheur,
Au premier choc ton courage chancelle;
Que d'un soldat vieilli dans la douleur
La fermeté te serve de modèle.
Toi qui courrais au-devant du trépas,
Du désespoir tu ne peux te défendre.
Mais quand le sort règle tout ici-bas,
Le vrai courage, ce n'est pas
De le chercher... c'est de l'attendre.
Il faut d'abord savoir l'attendre.

GUSTAVE.

Ah! monsieur, ce langage...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LOUIS *.

LOUIS, *entrant.*

Oui, mamselle, je vais voir, je vais m'informer.....

Mme VALLIENNE.

Qu'est-ce que c'est?

LOUIS.

Excusez, madame; ce n'est pas à vous que nous avons affaire... ni à votre jeune homme non plus. (*Apercevant Jérôme.*) Ah! le vlà... vlà notre mendiant... (*Allant à la porte.*) Dites donc, mamselle, il est encore ici.

JÉROME.

Ah ça, que signifie?...

LOUIS, *à Jérome.*

Mamselle Céline est là, elle est venue en cachette.

GUSTAVE.

Céline !

* Gustave, Louis, Mme Vallienne, Jérôme.

JÉROME *.

Ah! qu'elle vienne !

LOUIS, *à Céline, qui entre et qui pose son chapeau sur une chaise.*

Entrez, mamselle; vlà ce que vous cherchez... vous n'avez plus besoin de moi? Je me sauve bien vite pour qu'on ne s'aperçoive pas de mon absence... Salut, madame et la compagnie.

Il sort.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* LOUIS.

CÉLINE, *à Jérôme.*

Ah ! monsieur!... (*A Gustave, en saluant.*) Monsieur Gustave!... (*A Mme Vallienne.*) Pardon, madame.

Mme VALLIENNE, *passant à elle et lui prenant la main.*

Que voulez-vous, mon enfant?

CÉLINE **.

Je me suis échappée quelques instants... avant l'heure où monsieur Duvivier doit venir... Je voulais voir, je voulais consulter une fois encore l'homme généreux qui a pris tant d'intérêt à mon sort, et qui fut l'ami de mon grand-père.

GUSTAVE.

Lui ! Ah ! si vous saviez !

Mme VALLIENNE.

Hélas !

CÉLINE.

Eh! mais, quelle tristesse!... que s'est-il donc passé?

GUSTAVE***.

Céline, vous connaissez mes chagrins, et je puis vous les rappeler devant ma mère, qui les plaint et les partage... mais cette douleur, toute cruelle qu'elle est, doit se taire devant une autre, plus respectable et plus imprévue... (*montrant Jérôme*) dont voici l'auteur...

CÉLINE.

Lui !

JÉROME.

Monsieur Gustave !

CÉLINE.

Se peut-il?

GUSTAVE.

Il n'est entré ici avec moi que pour y apporter le trouble et la désolation... il ruine mon père, et moi, il me retient ici... Eh bien, si cette journée des suites funestes, des suites que je prévois ****. Céline, n'en accusez que lui seul!

JERÔME.

Me dénoncer à cet enfant? ah! monsieur, vous ne pouviez vous venger plus cruellement.

GUSTAVE.

Je le crois, je le crois... car elle, c'est la bonté, c'est la candeur même. Adieu, Céline, adieu...

* Gustave, Louis, Jérôme, Mme Vallienne.
** Gustave, Jérôme, Céline, Mme Vallienne.
*** Jérôme, Gustave, Céline, Mme Vallienne.
**** Jérôme, Gustave, Mme Vallienne, Céline.

Venez, ma mère, allons rejoindre, et s'il se peut, consoler mon père.

Il sort avec Mme Vallienne par la droite.

SCÈNE VII.

JÉROME, CÉLINE.

CÉLINE.

Ah! puis-je le croire! moi qui venais chercher auprès de vous des consolations à mon malheur, moi qui l'aurais oublié peut-être en parlant avec vous du père de ma pauvre mère, que viens-je d'apprendre, hélas!... cet air si bon, si généreux, cette physionomie qui inspire tant de respect, n'aurait servi qu'à nous abuser tous?

JÉROME.

Bon! vous m'accusez aussi, vous, et sans m'avoir entendu? Que voilà bien les jeunes filles! entre le vieillard qu'elles respectent et le jeune homme qu'elles aiment, elles n'hésitent pas une seconde.

CÉLINE.

Mais enfin...

JÉROME.

Mais enfin, je ne leur en veux pas, moi, à ces braves gens; seulement je réclame ce qui m'appartient, et s'ils ne peuvent me le rendre qu'en se ruinant, est-ce ma faute?

CÉLINE.

O mon Dieu! mais c'est affreux! et une pareille action...

JÉROME.

Si c'était un devoir?

CÉLINE.

Un devoir?

JÉROME.

Que savez-vous des intentions de votre grand-père? et si par hasard quelque partie de cet argent vous était destiné...

CÉLINE.

A moi? oh! non!... à moi! je serais cause... Ah! monsieur, si c'est pour moi que vous redemandez cette fortune, merci, je n'en veux pas, j'y renonce... quel bonheur!... je vais leur dire...

JÉROME, *l'arrêtant.*

Attendez donc! que diable! avec cette petite fille, on n'a pas le temps de se reconnaître... il faut savoir si je veux me prêter à tous ces grands mouvements-là, moi que les instructions de votre grand-père ont laissé maître...

CÉLINE.

Ah! s'il était à votre place, il serait moins impitoyable.

JEROME.

Qu'en savez-vous? vous jugez! vous jugez!... enfant! s'il était comme moi, aigri par le malheur, s'il avait juré de rendre tout le mal qu'on lui a fait!

CÉLINE.

Du mal!... ô ciel! il a donc bien souffert!

JÉROME.

Les maux physiques, ce n'est rien... il les a supportés avec courage, avec résolution, comme nous tous, tant que nous étions... Comment faisions-nous? je n'en sais rien... au milieu des glaces et des désastres de toute espèce, nous avions résolu le problème de vivre sans manger, sans boire, sans dormir... Danicourt marchait en se disant: Tout ce que je souffre là me sera compté un jour... par l'empereur en gloire... par ma fille en amour... Et voilà ce qui le soutenait... car sa fille, qu'il avait embrassée en partant, jeune, belle, souriante, comme vous, Céline... sa fille! la revoir! c'était sa pensée de tous les instants; c'était son bonheur, son espoir!

CÉLINE.

Eh bien?

JÉROME.

Eh bien, cet espoir a été trahi! ce bonheur flétri! flétri pour jamais!... sa fille n'était plus digne de lui.

CÉLINE.

O ciel! qui vous l'a dit?

JÉROME.

Le nom seul de cet homme, de ce noble auquel elle a sacrifié jusqu'au souvenir de son père.

CÉLINE, *avec énergie.*

Ce n'est pas vrai, monsieur!

JÉROME.

Plaît-il?

CÉLINE.

Non, je jure que ce n'est pas vrai!

JÉROME.

Mais...

CÉLINE.

Laissez-moi oublier que je parle à un vieillard! qui que ce soit ne pourra accuser ma mère sans que je lui réponde avec indignation; trop de réserve serait une lâcheté! Je dois la vérité à sa mémoire! pauvre mère! Ah! je voudrais que toute la terre fût là pour m'entendre... Son tort, son seul tort fut d'être trop confiante, et trop dévouée, peut-être, à son père, qu'elle a tant aimé!

JÉROME.

Que dites-vous?

CÉLINE.

Oh! oui! mais vous devez le savoir, il l'avait laissée presque seule à Paris auprès d'une vieille amie... Eh bien, ce fut elle, cette femme, cette protectrice qui contribua le plus à l'égarer. Elle était d'une ancienne famille, elle s'en souvint quand ses amis rentrèrent en France! elle sentit son ambition s'éveiller pour elle et pour sa jeune compagne. Parmi les nobles qu'elle recevait chez elle, le plus jeune, le plus exalté, persuada bientôt à mademoiselle Danicourt, comme il en était persuadé lui-même, que tout avenir, toute carrière de gloire étaient fermés pour les braves qui, comme son père, avaient servi volontairement dans les armées impériales. Il alla même jusqu'à

lui faire craindre des dangers, des persécutions pour ceux qui ne se rallieraient pas au régime nouveau... et d'un autre côté, il lui fit entrevoir tous les bienfaits d'une alliance qui éteindrait les haines en confondant les partis! Comment ne pas croire à de si heureuses paroles? Celle qui aurait pu les affaiblir les appuyait encore de son témoignage... Jugez, monsieur, ce que devait être aux yeux de Thérèse l'homme qu'on lui présentait comme le protecteur, comme le sauveur de son père?... égarée par son dévouement filial, elle poursuivit de tous ses vœux un mariage qui reculait sans cesse! une famille orgueilleuse repoussa leurs prières à tous deux... Ils se flattèrent longtemps de la fléchir, longtemps ils persistèrent, mais on parvint à les séparer... Abandonnée, seule au monde, Thérèse attendit son père, pour se jeter à ses genoux; son père ne revint pas... plusieurs années s'écoulèrent sans nouvelles, sans réponses à toutes ses lettres, qui sans doute furent perdues... un désespoir affreux s'empara d'elle, elle devint presque folle, elle partit pour le chercher.

JÉROME.

Se peut-il?

CÉLINE.

Elle traversa la France, elle passa la frontière en me tenant dans ses bras... elle errait dans les villes, dans les villages d'Allemagne, interrogeant les Français, les militaires qu'elle y rencontrait, et jetant partout le nom de Danicourt! personne ne lui répondit... Et cependant, déjà atteinte du mal dont elle mourut, elle voulait une fois encore le voir, lui demander grâce pour elle et pour moi... En vain, on lui disait qu'il n'était plus, elle refusait de le croire... elle poursuivit sa course... un jour ses forces la trahirent... des voyageurs, touchés de compassion, la ramenèrent en France, où elle n'eut presque que le temps de me confier à une généreuse parente... et ce fut alors, ce fut avant de mourir, qu'elle écrivit pour moi le récit que je viens de vous répéter... C'est dans sa lettre que j'ai appris à lire, et chaque mot est resté là...

JÉROME.

Qu'ai-je entendu! Thérèse! pauvre Thérèse! elle n'avait pas, de concert avec ces nobles, renié, abandonné son père!

CÉLINE.

Elle!

JÉROME.

Elle l'aimait! elle le cherchait, dis-tu! Ah! je le crois, je veux le croire; je l'avais calomniée... tu m'as démenti... tu as bien fait; merci, merci... elle était innocente!... lui seul, cet odieux marquis, ce misér...

CÉLINE.

Ah! monsieur... c'était mon père.

JÉROME.

Au fait, il n'existe plus... paix aux marquis comme aux autres; d'ailleurs, votre dot... elle vient de lui sans doute, il a fait son devoir.

CÉLINE.

Ma mère l'avait refusée pour elle.

JÉROME.

Et cette lettre... cette lettre d'elle, qu'en avez-vous fait, Céline?

CÉLINE.

Je la porte toujours sur mon cœur... quand je la sens là, je ne suis plus seule sur la terre, et quand j'ai du chagrin, je la relis .. je me dis alors: Du courage... ma pauvre mère a été encore plus malheureuse que moi.

JÉROME.

Pauvre enfant! voulez-vous me la laisser voir?

CÉLINE.

A vous?

JÉROME.

N'étais-je pas l'ami intime, le confident de Danicourt? Autrefois j'ai partagé son désespoir, sa colère, et tout à l'heure vous avez vu ma joie... les sentiments qu'il éprouverait m'animent aussi quand je vous écoute, quand je vous regarde... voyez-vous, je le remplace, c'est mon premier mandat... je le remplace auprès de vous, comme un ami, un protecteur, un père...

CÉLINE.

Un père!... tenez.

Elle lui donne la lettre.

JÉROME.

Des traces restées sur le papier... ses larmes!

CÉLINE.

Et les miennes.

JÉROME.

Malheureuse Thérèse! (*Lisant.*) «Ma chère, » ma pauvre enfant, quand tu seras en âge de » connaître ton sort, tu auras le droit d'accuser » ta mère et de lui reprocher la triste existence » que tu as reçue d'elle. Cette pensée douloureuse » se mêle aux dernières caresses qu'elle te donne... » Ah! pourtant, si tu la voyais pleurer, si tu sen- » tais combien elle t'aime, si tu savais comme » elle a expié sa faute, tu l'absoudrais dans ton » cœur.

CÉLINE.

Ma mère! et je l'ai perdue si jeune! et je n'ai pas pu lui dire que j'adorerais sa mémoire!

JÉROME, *continuant.*

» Si jamais tu vois mon père, dis-lui tout ce » que j'ai souffert, dis-lui ce que j'écris ici pour » toi, et ce qui est la sainte vérité! dis-lui que je » n'ai été coupable que pour l'avoir aimé et avoir » voulu le sauver... Après le chagrin de me sépa- » rer de toi, chère enfant, que dis-je? avant ce » chagrin, peut-être, le plus grand sera de mourir » sans l'avoir revu... Si je ne le retrouve pas dans » un monde meilleur, s'il est resté après moi sur » cette terre, toi qui es innocente de mes torts, » toi à qui j'ordonne de le chérir et de le respecter » comme le chef et la gloire de notre famille, de- » mande-lui pour ma mémoire son pardon, pour » toi, qui es pure, sa bénédiction et son amour.» Thérèse!... ah! chère enfant!

Il tombe sur un siége.

CÉLINE.

Quoi ! vous pleurez !

JÉROME.

Ah ! cet amour ! vous le méritiez, et vous l'auriez obtenu, Céline ; Dieu a voulu que le cœur d'un vieillard fût plus tendre pour ses petits-enfants que pour ses enfants mêmes... sa bénédiction ! il vous l'aurait donnée... oui, je vous l'atteste, et moi-même, en son nom...

CÉLINE, *s'agenouillant.*

Ah ! que dites-vous ?

JÉROME.

On vient ! (*A part.*) Ah ! tant mieux ! tant mieux !

CÉLINE.

Ah ! mon Dieu !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ROUGEVILLE, JOSEPH, *puis* Mme DUVIVIER.

ROUGEVILLE.

Oui, ma tante, déposez là votre châle et votre chapeau. Hein ?... sur les dossiers ?... ça ne fait rien !

CÉLINE, *à part.*

Et moi qui me suis oubliée ici !

ROUGEVILLE.

Ah ça, mon cher, comme je vous le disais, mon oncle est allé faire une visite en ville ; annoncez toujours ma tante, avec son neveu, monsieur Rougeville.

Joseph sort.

ROUGEVILLE, *apercevant Céline.*

Eh ! mais, que vois-je ? (*Allant à la porte de gauche.*) Ma tante ! ma tante !

Mme DUVIVIER.

Qu'est-ce que c'est ?

ROUGEVILLE.

Arrivez donc... vous qui la cherchiez partout... regardez...

Mme DUVIVIER *.

Céline !...

ROUGEVILLE.

Elle était ici ! je m'en doutais !

Mme DUVIVIER.

Comment, mademoiselle ?

ROUGEVILLE.

Arrivée la première chez le notaire pour le contrat ! quel charmant empressement ! Ah ! belle Céline, je suis confus, et cet heureux augure...

CÉLINE.

Ah ! ne croyez pas...

Mme DUVIVIER.

Et quelle émotion ! elle a pleuré... oui, vraiment. Ah ! je devine, moi ! Vous êtes venue ici, mademoiselle, pour faire vos adieux à une autre personne qui vous intéresse...

* Céline, Jérôme au fond, Mme Duvivier, Rougeville.

CÉLINE.

Madame !

ROUGEVILLE.

Une autre ! Qui donc ?

JÉROME, *s'avançant.*

Moi, monsieur.

ROUGEVILLE.

Hein ? encore cet homme-là ! le vagabond !... (*A Mme Duvivier.*) Pour Dieu, ma tante, faites-lui la charité, et qu'il nous laisse en repos.

CÉLINE, *prenant le bras de Jérôme.*

Ah ! je ne veux plus le quitter !

ROUGEVILLE, *à Mme Duvivier.*

Entendez-vous ? moi qui l'épouse ! Elle va le prendre en pension chez nous ! Rougeville, notaire, maison de refuge ; c'est agréable !... Ah ! mon oncle !...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DUVIVIER *.

DUVIVIER.

Encore une visite inutile ! ce comte de Morizow est introuvable ! Je tenais à le voir cette fois pour l'implorer en faveur de mes malheureux et pour lui soumettre quelques-uns de mes écrits... Lui qui a, dit-on, fondé une colonie, il aurait pu comprendre certaines vues sociales... Mais impossible de pénétrer jusqu'à lui ! ces grands seigneurs ont une morgue... Ah ! qu'ils sont loin de nos principes !...

JÉROME.

Je crois bien ! ils n'entendent pas comme vous l'égalité fratern...

DUVIVIER.

C'est vous ! installé dans cette maison !

JÉROME.

Permettez-moi de vous en faire les honneurs !

DUVIVIER.

Très-bien ! voilà l'effet du coup de tête de monsieur Gustave ! Le fou ! Je croyais seulement qu'il nous aurait fait la grâce de l'emmener en Afrique... un compagnon si aimable ! mais il paraît qu'il a mieux aimé le laisser en dépôt dans l'étude de son père.

Mme DUVIVIER.

Comment ! est-ce que monsieur Gustave est déjà parti ?

DUVIVIER.

Sans doute ! n'était-ce pas convenu ? Après l'éclat de ses prétentions, au moment de la signature du contrat...

ROUGEVILLE.

Il ne pouvait pas se trouver avec moi, le cher cousin a très-bien fait de quitter la place.

* Céline, Jérôme, Duvivier, Mme Duvivier, Rougeville.

SCÈNE X.

LES MÊMES, GUSTAVE.

GUSTAVE, *à Joseph.*

Monsieur Rougeville, dites-vous ? je vais le recevoir.

TOUS.

Gustave !

ROUGEVILLE.

Le cousin !

GUSTAVE*.

Je vous salue, messieurs : vous êtes surpris de me voir. En effet, je voulais quitter cette maison avant votre visite, mais on m'a ôté les moyens de partir... J'ai averti ceux qui m'ont retenu malgré moi qu'ils auraient à répondre des suites de mon désespoir. Ainsi donc, si ma présence, si mes paroles, si ma conduite ont droit de vous blesser, ne vous en prenez qu'à monsieur... (*montrant Jérôme*) à lui, maintenant, l'unique auteur des maux de ma famille.

DUVIVIER.

Qu'entends-je !

Mme DUVIVIER.

Comment !

ROUGEVILLE.

Lui aussi !

CÉLINE, *prenant la main de Jérôme.*

Oh ! non, non.

GUSTAVE.

Rassurez-vous, mademoiselle ; son âge et l'intérêt qu'il vous inspire le mettent à l'abri de ma colère. Il n'y a ici qu'un seul homme qu'elle puisse atteindre... et celui-là, du moins, payera pour tout le monde. Monsieur Rougeville, j'ai à vous parler !

ROUGEVILLE.

Hein ? comment ! quelle idée ? moi payer pour...

Mme DUVIVIER.

Il est fou !

DUVIVIER.

S'attaquer à mon neveu !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, VALLIENNE, Mme VALLIENNE**.

VALLIENNE, *entrant.*

Qu'y a-t-il ?

Mme VALLIENNE, *courant vers Gustave.*

Mon fils !

VALLIENNE.

Vous oubliez, Gustave, que ces messieurs sont de notre famille, qu'ils sont chez moi, chez un officier public, et qu'à tous ces titres ils doivent trouver ici bon accueil et protection.

ROUGEVILLE.

Très-bien. Nous autres notaires, nous avons des formules...

VALLIENNE, *à Duvivier.*

Mon cousin... (*à Mme Duvivier*) madame... soyez les bienvenus.

Mme DUVIVIER, *saluant, à Vallienne.*

Mon cher cousin... (*à Mme Vallienne*) ma chère cousine...

VALLIENNE.

Puisque nous voilà réunis, prenez la peine de vous asseoir.

Ils s'asseyent*.

JÉROME, *à Vallienne.*

Une assemblée de famille !... je vous gênerais peut-être... il faut être discret... je me retire.

ROUGEVILLE, *à part.*

C'est heureux !

CÉLINE, *à part.*

Il me laisse !

JÉROME.

Je vais dans l'étude, là à côté, préparer ma petite quittance... vous savez, pour les soixante mille francs.

DUVIVIER, *se levant.*

Hein ? les soixante mille francs !

VALLIENNE, *à Jérôme.*

C'est bien... tout à l'heure vous les aurez.

DUVIVIER.

Il les aura !

JÉROME.

Merci, monsieur Vallienne... (*haut, avec intention*) vous êtes un brave homme, vous !

DUVIVIER.

Hein ?

Jérôme sort.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *excepté* JÉROME.

ROUGEVILLE, *à Duvivier.*

Ah ça, mais si Vallienne rend l'argent, il faudra donc que vous le rendiez aussi, vous, mon oncle ?

DUVIVIER.

C'est bon... tais-toi, je sais ce que j'ai à faire.

VALLIENNE, *se levant.*

Il y a plusieurs années, messieurs, que vous ne m'avez fait l'honneur de visiter cette demeure... depuis lors, il m'est survenu des chagrins, des embarras d'affaires auxquels vous prendrez part, j'en suis sûr ; je me vois forcé de céder mon étude.

ROUGEVILLE, *se levant.*

Mon cousin, je prends une part bien sincère...

Mme DUVIVIER, *le faisant rasseoir.*

Chut donc !

VALLIENNE.

Voici probablement un des derniers actes que j'aurai dressés... Ce contrat est préparé d'après vos instructions... Avant de vous le faire signer, je dois remettre la dot de Céline.

* Céline, Jérôme, Gustave, Duvivier, Mme Duvivier, Rougeville.

** Céline, Jérôme, Mme Vallienne, Gustave, Vallienne, Duvivier, Mme Duvivier, Rougeville.

* Céline, Mme Duvivier, Rougeville, Duvivier, Vallienne devant la table que le clerc Joseph a placée, Mme Vallienne et Gustave, Jérôme au fond, près de Vallienne jusqu'à sa sortie.

DUVIVIER.

Oui, les cent mille francs laissés par sa mère.

CÉLINE.

O Dieu!

VALLIENNE.

Les voilà dans ce portefeuille.

DUVIVIER, *prenant le portefeuille.*

Très-bien; votre probité, votre loyauté si connue... Dans la famille, nous sommes tous comme cela.

Il examine le portefeuille.

ROUGEVILLE, *se levant.*

Puisque nous sommes en règle, voici le moment de la signature.

CÉCILE, *à part.*

Et personne pour soutenir mon courage!... (*A Mme Duvivier.*) Ah! madame!

Mme DUVIVIER, *bas.*

Allons, mademoiselle, un peu de raison!

ROUGEVILLE, *à Mme Duvivier.*

Voyez donc! quelle charmante émotion!... Ah! ces jeunes filles, elles se font toujours du chagrin au moment de leur bonheur. Est-ce que vous avez été comme ça, ma tante?

Mme DUVIVIER.

Plaît-il?

ROUGEVILLE.

Je dis... autrefois, il y a longtemps.

Mme DUVIVIER.

Vous êtes un sot.

ROUGEVILLE.

Par exemple! (*A Céline.*) Belle Céline...

CÉLINE, *à part.*

O mon Dieu!

GUSTAVE, *prenant la main de sa mère.*

Ma mère!

DUVIVIER, *se levant.*

Permettez! j'ai encore quelque chose... Il est temps de faire preuve des sentiments qui m'animent. Je suis bon oncle, je suis généreux. Mettez, monsieur le notaire, que j'ajoute à la dot de mon neveu soixante mille francs, les soixante mille francs laissés par Danicourt.

ROUGEVILLE.

Mais puisqu'ils sont contestés!

DUVIVIER.

Oui, mon ami, c'est une surprise que j'ai voulu te faire... c'est mon cadeau de noce...

ROUGEVILLE.

Un cadeau... qui ne vaut rien!...

DUVIVIER.

Hein?...

VALLIENNE, *à Duvivier.*

Mais, mon cher cousin, cette somme est réclamée...

DUVIVIER.

A tort, bien à tort! je le prouverai; c'est-à-dire, c'est lui qui le prouvera; il entend le Code, allez... et maintenant, c'est son affaire.

ROUGEVILLE.

A la bonne heure, mais...

DUVIVIER.

Mais tu diras que ce prétendu soldat n'est peut-être qu'un intrigant, qu'il n'a pas de titre pour justifier son identité, que d'ailleurs l'acte qu'il présente n'est pas en règle; que rien ne prouve qu'il ait connu Danicourt, et qu'enfin cette écriture doit être contrefaite!

Mme VALLIENNE.

Il serait vrai!...

DUVIVIER.

Moi, d'abord, je ne la reconnais pas.

Mme VALLIENNE.

Eh mais, mon ami, si en effet quelque intrigue...

GUSTAVE.

Mon père, ne précipitons rien!

Mme VALLIENNE.

Il faudrait attendre, il faudrait voir...

VALLIENNE.

Que dites-vous? quand je suis certain...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JÉROME.

JÉROME, *venant près de Vallienne.*

Voici ma quittance!... c'est votre clerc qui l'a expédiée, et j'ai mis ma croix...

DUVIVIER.

Il ne sait même pas écrire!... Cet homme-là n'offre aucune garantie; renvoyez-le, et qu'il aille se pourvoir comme il l'entendra!

VALLIENNE.

Pourtant...

JÉROME, *reployant la quittance.*

N'est-ce que cela? rien de plus facile: Jérôme, m'a dit autrefois Danicourt, toi qui ne connais pas les affaires, si tu te trouves jamais dans quelque embarras, adresse-toi à mon notaire, monsieur Duval, et je te réponds qu'il saura bien te tirer de là!... Serviteur!

DUVIVIER.

Eh bien, où va-t-il?

JÉROME.

Chez monsieur Duval.

ROUGEVILLE.

Ah! ah! le pauvre cher homme! il y a longtemps qu'il est mort.

JÉROME.

Bah!

DUVIVIER.

Puisque vous êtes chez son successeur...

JÉROME, *à Vallienne.*

Vous êtes le successeur de monsieur Duval?

VALLIENNE.

Sans doute; et voilà pourquoi j'ai apporté plus de scrupule que tout autre pour remplir la volonté d'un client de cette étude...

JÉROME.

Tiens, tiens, pourquoi donc ne m'avez-vous pas dit ça plus tôt?... Si je l'avais su... moi qui ne vous ai montré qu'une partie de mes instructions! j'en ai de beaucoup plus importantes, un acte bien plus régulier!... Mais il était adressé à monsieur Duval... à présent, monsieur Duval, c'est vous ou

à peu près, et ça vous regarde ; ainsi tenez... (*il tire de sa poche un paquet cacheté*) voilà !... Votre ministère vous oblige de recevoir ce papier, n'est-ce pas ? et puisque toute la famille est réunie, il me semble que ce serait le cas d'en donner lecture...

DUVIVIER.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ROUGEVILLE.

Encore quelque bizarre prétention !

VALLIENNE.

Eh mais... c'est un testament !...

TOUS.

Un testament !

VALLIENNE.

De Danicourt.

ROUGEVILLE.

De l'absent !

CÉLINE.

De mon grand-père !

VALLIENNE.

Un testament olographe. Ecoutez : (*Tous se rasseyent dans l'ordre où ils étaient précédemment. Jérôme s'assied un peu en arrière, entre Vallienne et Duvivier.*) « Moi, Jean-Joseph Danicourt, » ancien avocat, ancien soldat, présentement in» dustriel ; sain de corps et d'esprit, je déclare » que par suite des chagrins domestiques qui » ont empoisonné ma vie, j'avais pour toujours » renoncé à la France, j'avais renié mes amis, mes » parents, mes compatriotes, je m'étais fixé parmi » ceux que j'avais combattus, je m'étais fait na» turaliser Russe !

DUVIVIER.

Tiens... (*montrant Jérôme*) comme lui !

VALLIENNE, *continuant.*

» Et j'en étais presque venu à oublier ma lan» gue natale.

ROUGEVILLE, *à demi-voix.*

Ça ne l'empêche pas de bavarder.

DUVIVIER.

C'est un roman.

VALLIENNE, *continuant.*

» Je me suis établi à Odessa, où ma constitution » grêle et chétive a subi une complète méta» morphose.

DUVIVIER.

Bah !

VALLIENNE, *continuant.*

» Là, à force d'industrie et de persévérance j'ai » décuplé la valeur des biens et des établisse» ments d'un grand seigneur russe, le comte de » Morizow, qui, par reconnaissance, a voulu alors » m'adopter et me transmettre à la fois son titre » et la fortune immense qu'il devait à mes » soins.

DUVIVIER.

Hein ?...

ROUGEVILLE.

Se peut-il ?

VALLIENNE.

» La valeur de ces biens en terres, en paysans » et en usines, est de deux millions de roubles.

ROUGEVILLE.

O ciel !

TOUS.

Qu'entends-je ?

DUVIVIER.

Silence !

VALLIENNE.

» Eh bien, saisi de repentir, et voulant laisser » à des parents que je connais à peine un bon » souvenir de l'oncle sur lequel, sans doute, ils » ont plus d'une fois pleuré...

ROUGEVILLE, *pleurant.*

Ah !... deux millions de roubles.

VALLIENNE.

» Je partage également mes biens entre mes » deux neveux Vallienne et Duvivier.

TOUS.

O ciel ! est-il possible ?

CHOEUR.

AIR *des Puritains.*

TOUS.

Ah ! quel bonheur !
Ah ! pour mon cœur,
Amis, quelle joie !
Oui, c'est le ciel qui nous envoie
Un tel bienfaiteur.

JÉROME, *à Céline, près de laquelle il a passé pendant le chœur.*

Il vous a oubliée, Céline.

CÉLINE.

Il ne me connaissait pas ; mais ma mère ! pas un mot pour elle !... il est donc mort sans lui pardonner ?

DUVIVIER, *à Vallienne et à Rougeville.*

Quelle joie ! et les titres ! des contrats traduits en langue française, c'est un rêve !... La moitié de deux millions de roubles !...

ROUGEVILLE.

C'est un million de roubles.

DUVIVIER.

Ah ! mon neveu !... (*il l'embrasse*) ah ! ma femme !... (*Il l'embrasse.*) Quelle bonne fortune pour mes pauvres !

JÉROME*.

Un moment !... le testament fera-t-il foi en justice ?

DUVIVIER.

Comment, s'il fera foi ! rien de plus vrai.

JÉROME.

Mais l'écriture ?

DUVIVIER.

L'écriture, je la reconnais parfaitement, parbleu ! Cette main ferme, je la reconnaîtrais entre mille.

JÉROME.

Vraiment ?

DUVIVIER.

Et tenez, cette faute d'orthographe qu'il avait l'habitude de faire... c'est clair comme le jour...

JÉROME.

Pourtant ce matin...

* Jérôme, Céline, Rougeville, Mme Duvivier, Duvivier, Vallienne, Mme Vallienne, Gustave.

DUVIVIER.

Ce matin... ce matin, vous me montriez un écrit de je ne sais quelle date... et celui-ci est de 1840.

CÉLINE.

Quoi! mon grand-père vivait encore il y a deux ans?...

DUVIVIER.

Et même l'écriture paraît toute nouvelle.

JÉROME.

Ainsi, voilà qui est bien convenu; l'écriture est authentique?

DUVIVIER.

Tout ce qu'il y a de plus authentique.

Jérôme traverse le théâtre, passant devant tous, puis prenant le contrat des mains de Duvivier, qui l'examinait, il le déchire.

ROUGEVILLE.

Qu'est-ce qu'il fait donc?...

Pendant le moment de silence qui suit l'étonnement général, Jérôme a gagné la table, et écrit en lisant à mesure :

JÉROME, *écrivant.*

« Aujourd'hui, ayant eu l'occasion de connaître » et d'apprécier tous les membres de ma famille, » je donne tous mes biens en dot à ma petite-fille » Céline. »

DUVIVIER.

Ciel!

ROUGEVILLE.

Qu'entends-je?

JÉROME.

Viens, ma fille, viens m'embrasser.

CÉLINE.

Mon père*!

ROUGEVILLE.

Quel bonheur!... tous ses biens en dot!

JÉROME.

A condition qu'elle épousera monsieur Gustave Vallienne!

GUSTAVE, *passant près de Jérôme.*

Ah! monsieur!

* Rougeville, Mme Duvivier, Duvivier, Céline, Jérôme, Vallienne, Mme Vallienne, Gustave.

VALLIENNE.

Notre oncle!

Mme VALLIENNE.

Notre bon oncle!

JÉROME, *prenant les mains de Vallienne et de sa femme.*

Votre père, qui vous connaît tous maintenant.

ROUGEVILLE.

Lui, Danicourt!... allons donc, ça ne se peut pas... il est absent!... la loi a prononcé.

JÉROME.

Ah! permettez! vous avez reconnu l'écriture... Elle est authentique, tenez: 1842, Joseph Danicourt, comte de Morizow.

DUVIVIER.

Comte de Morizow! (*Bas.*) Et moi qui voulais l'envoyer au dépôt!

DANICOURT.

Monsieur l'adjoint, je reçois votre visite officielle; pardon si mes gens vous ont laissé dehors; mais vous n'êtes pas en reste... Quant à vos malheureux, je sais par expérience que votre fortune vous suffit et au delà pour ce que vous leur donnez. (*A Gustave.*) Eh bien, jeune homme, avais-je tort de vous retenir?

ROUGEVILLE.

Ah! mon cher grand-oncle, votre procédé...

JÉROME.

Vous fait perdre à la fois une étude et une femme!... Bah! consolez-vous, il y en a toujours à vendre.

ROUGEVILLE.

De quoi? des études ou des... Il ne sait plus ce qu'il dit... la tête... Est-ce qu'on ne pourrait pas le faire interdire? article 489.

CÉLINE.

Ah! mon père, tant de bienfaits!

JÉROME.

Suffiront-ils à réparer mon injustice?

CÉLINE.

Ah! que puis-je vous donner en échange?...

JÉROME.

Ton amour, ma fille, et la lettre de ta mère.

NOTA. *S'adresser pour la musique à* M. HEISSER, *bibliothécaire et copiste, au Théâtre.*

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46.